

Femmes
du coeur
du conflit

NOUVELLE-CALÉDONIE
1939-1945



Calédoniennes en compagnie des membres des forces armées néo-zélandaises, 1943-1944, coll. Consulat de Nouvelle-Zélande



- 5 Mot du maire
- 6-7 Introduction
- 8-9 La lente évolution
vers l'égalité des droits

Aux armes, les résistantes !

- 12-15 Femme combattante,
une transgression du genre
- 16-23 Portraits

De la nurse à la pin-up !

- 26-27 Les femmes engagées
dans la guerre du Pacifique
- 28-30 Look, juillet 1943
- 31 Portrait
- 32-37 La compagnie des auxiliaires
féminines de l'armée
néo-zélandaise
- 38-39 L'art dans l'enfer de la guerre :
le Nose Art ou des jolies filles
pour le moral des troupes
- 40 Destin japonais,
femmes abandonnées
- 41-43 Portraits

Quotidien au féminin sous les bannières étoilées

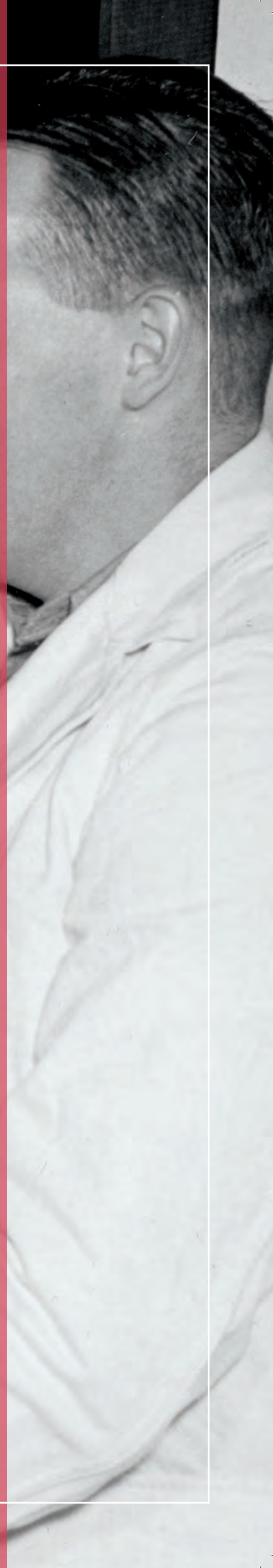
- 46-51 Calédoniennes pendant
la période américaine
- 52-57 Portraits
- 58-67 26 mots pour le quotidien

Femmes amoureuses

- 70-73 Trouver l'amour en pleine guerre
- 74-77 Portraits
- 78-79 Femmes de volontaires :
une si longue attente...

Aux urnes, citoyennes !

- 82-83 L'accession des femmes
au droit de vote
- 84-87 Portraits
- 88 Remerciements





Scène de rue en 1943, prise en photo
par un officier de l'US Army, coll. MDVN

MOT DU MAIRE

Cette exposition *Femmes au cœur du conflit* va bien au-delà de l'hommage que nous avons le devoir de rendre à toutes celles qui se sont engagées dans la Seconde Guerre mondiale.

À l'époque, les guerres étaient « affaire d'hommes ». Les femmes étaient jugées inaptes au combat, dépourvues de réflexion politique.

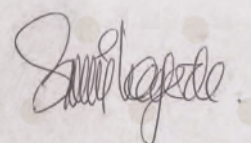
Elles étaient cantonnées à leur rôle d'épouse et aux tâches ménagères, elles n'avaient ni le droit de vote ni le droit d'avoir un compte bancaire, elles ne possédaient pas l'autorité sur les enfants et l'homme, le mari, dirigeait le ménage ! Cependant, dès 1939 déjà, des milliers d'entre elles choisirent l'engagement militaire malgré leur condition, faisant ainsi la preuve de leur détermination à défendre la France et la Liberté. On les accepta mais elles ne furent affectées qu'aux tâches administratives ou à la conduite des ambulances.

En 1940, le Général de Gaulle avait besoin de toutes les forces vives de la nation et donc des femmes. Elles s'engagèrent davantage et le rôle qu'elles jouèrent au sein des armées de l'air, de mer ou de terre fut loin d'être négligeable, comme celui joué par ces milliers d'autres femmes de l'ombre, dans la Résistance. Leur combat était celui de la France libre.

Doit-on en conclure que cette Seconde Guerre mondiale a bousculé, voire éveillé les consciences masculines ? Il semblerait que oui, car ce fut le 21 avril 1944, alors que la guerre n'était pas encore achevée, qu'elles obtinrent le droit de vote.

Cet acte fondateur de notre démocratie a mis les femmes sur le chemin de l'égalité. 71 ans après, ce chemin est encore semé d'embûches. Même si bien des combats ont abouti, il reste encore beaucoup à faire pour une réelle égalité hommes-femmes tant dans les actes que dans les consciences...

Le rôle des Calédoniennes dans ce conflit mondial méritait d'être mis en lumière. Un grand merci à toutes et à tous pour cette belle histoire de Femmes.



Sonia Lagarde

Députée-Maire de Nouméa

INTRODUCTION





L

a guerre se conjugue au masculin : c'est une affaire d'hommes où les femmes sont souvent reléguées au second plan. Jusqu'aux années 1940, celles-ci sont absentes de la scène politique, car dépourvues du droit de vote, et absentes du front, la mobilisation étant exclusivement masculine.

Pourtant, quels que soient les conflits, les femmes sont en première ligne. Elles doivent en effet faire face au quotidien, aux mesures de rationnement, aux angoisses des familles séparées, aux bombardements, aux déportations... et aux alliés à accueillir ! Aussi, lors de la Seconde Guerre mondiale, nombreuses sont celles qui répondront à l'appel lancé par le Général de Gaulle, chef de la France libre : pour la première fois dans l'histoire du pays, il leur sera demandé de se porter volontaires pour protéger la nation. Comment se sont-elles investies dans cette mission ? Quels furent leur place et leur quotidien en Nouvelle-Calédonie ou ailleurs, de 1939 à 1945 ?

Si fortes et si actives qu'elles aient été, leur voix ne fut pas toujours entendue au moment de la Libération.

Elles ont aujourd'hui la parole pour conter des parcours multiples, à Londres ou en Afrique, en Australie ou en Nouvelle-Calédonie à l'écoute des progressions du Bataillon du Pacifique aux côtés des forces alliées.



Présentation de la famille calédonienne
sur les brochures distribuées aux GI's, coll. NARA-DCPS

LA LENTE ÉVOLUTION VERS L'ÉGALITÉ DES DROITS

1789 : la déclaration des droits de l'homme et du citoyen instaure le principe d'égalité des droits entre citoyens.

1791 : la déclaration des droits de la femme et de la citoyenne est publiée. Son auteur, Olympe de Gouges, sera exécutée en 1793 et dira peu avant sa mort : « *La femme a le droit de monter sur l'échafaud ; elle doit avoir également celui de monter à la Tribune* ».

1804 : le Code civil place la femme mariée sous tutelle de son mari : celui-ci assure la gestion de la communauté et des biens de sa femme et peut lui interdire de travailler.

1810 : le viol entre époux n'est pas punissable. La femme adultère est passible de prison, l'homme adultère d'une simple amende.

1838 : les îles Pitcairn sont le premier territoire à accorder le droit de vote aux femmes.

1838 : la première école normale de filles est créée, celle des hommes l'ayant été en 1810.

1850 : la loi Falloux rend obligatoire la création d'une école de filles dans toute commune de plus de 800 habitants, alors que dès le 28 juin 1833, la loi Guizot demande à chaque commune de plus de 800 habitants d'entretenir une école primaire de garçons et un instituteur.

1861 : Julie-Victoire Daubié (1824-1874) est la première Française à se présenter en candidat libre aux épreuves du baccalauréat, jusque-là réservées aux hommes. Elle fut également la première à obtenir une licence en lettres en 1871.

1880 : la loi Camille Sée ouvre l'enseignement secondaire aux filles. Les lycées de garçons sont institués par la loi du 1^{er} mai 1802.

1881 : l'École normale supérieure de Sèvres, formant des professeurs femmes pour l'enseignement secondaire féminin, est créée. Les lois Jules Ferry instaurent l'enseignement primaire obligatoire, public et laïc, ouvert aux filles comme aux garçons.

1890 : à Nouméa, Suzanne Russier ouvre la première école publique pour les filles. Jusqu'alors, l'enseignement était assuré par les religieuses de la communauté de Saint-Joseph de Cluny.

1893 : les femmes ont le droit de vote en Nouvelle-Zélande, mais elles doivent attendre 1919 pour pouvoir se porter candidates.

1902 : les femmes ont le droit de vote en Australie.

1907 : la femme mariée peut disposer librement de son salaire.

1919 : le baccalauréat féminin est créé. En Nouvelle-Calédonie, les premières bachelières seront

Edmée Varin et mesdemoiselles Parker et Michelet en 1921.

1924 : les programmes du baccalauréat pour garçons et pour filles sont unifiés.

1925 : une École polytechnique de femmes est créée, celle des hommes l'ayant été en 1794.

1927 : la femme peut conserver la nationalité française si elle se marie à un étranger et la transmettre ainsi à ses enfants nés en France.

1938 : la femme mariée a la capacité de gérer ses biens propres mais le mari conserve la direction du ménage et l'autorité à l'égard des enfants.

1944 : les femmes obtiennent le droit de vote et d'éligibilité le 21 avril 1944. Le vote devient universel pour les hommes en 1848, certains ayant pu voter depuis 1791.

1945 : les femmes peuvent voter le 29 avril pour les élections municipales, puis en octobre pour les élections à l'Assemblée constituante.

1946 : le préambule de la Constitution de la IV^e République garantit à la femme, dans tous les domaines, des droits égaux à ceux de l'homme.

1965 : le mari n'est plus le « chef de famille ». La femme peut exercer une profession et ouvrir un compte bancaire sans son autorisation.



*« Dans la dernière guerre [1914-1918], la femme
a donné des centaines d'héroïnes à la liberté, pour
la première fois dans cette guerre, elle lui a donné
des centaines de milliers de combattantes. »*

Maurice Schumann, porte-parole de la France libre,
à la BBC le 16 décembre 1943

Raymonde Rolly, Calédonienne partie avec Raymonde Jore pour rejoindre
le quartier général de la France libre à Londres en 1941. Elles seront
mutées par la suite en Afrique, coll. Beer

1940-1945

Aux armes, les résistantes !

Petite chrono

2 septembre 1939 : déclaration de guerre et mobilisation de tous les hommes de 20 à 40 ans

21 avril 1940 : engagement pour un an avec rémunération « des auxiliaires féminines militaires »

17 juin 1940 : signature de l'armistice

17 juin 1940 : mobilisation des pilotes féminines pour convoier les avions

18 juin 1940 : appel du Général de Gaulle à poursuivre la lutte

28 juin 1940 : création des Forces françaises libres (FFL)

19 septembre 1940 : ralliement de la Nouvelle-Calédonie à la France libre

7 novembre 1940 : création du Corps des Volontaires Françaises

14 février 1941 : départ de Nouméa des deux Calédoniennes Raymonde Rolly et Raymonde Jore pour rejoindre le quartier général de la France libre à Londres

26 avril 1944 : création des Auxiliaires Féminines de l'Armée de Terre (AFAT)

FEMME COMBATTANTE, UNE TRANSGRESSION DU GENRE

par Fanny Pascual

La guerre n'est pas la chasse gardée des hommes telle que la mémoire collective veut nous le faire croire.

Pourtant le sexe fort résiste toujours à l'idée d'une femme combattante. Une guerrière deviendrait-elle « virile » ou est-ce l'armée qui le serait moins en se « féminisant » ? Vaste question soulevée depuis des siècles mais qui prit une teneur plus importante avec les guerres révolutionnaires du XIX^e siècle^[1].

Au siècle suivant, lors de la Première Guerre mondiale, les femmes portent l'uniforme mais sont reléguées quasi-exclusivement au rôle d'infirmières civiles. Pourtant, on projette dès 1927 une loi pour leur intégration dans l'Armée française et une égalité totale avec les hommes. Le roman de Madeleine Pelletier publié en 1932, *une Vie nouvelle*, anticipe alors la femme électrique, éligible et payant l'impôt du sang. S'il faut attendre la fin du conflit pour obtenir le droit de vote, la marche à la guerre accélère le destin de la femme-soldat. La loi du 11 juillet 1938 prévoit une mobilisation de toute la population en cas de conflit « sans distinction d'âge ni de sexe^[2] ». En 1939, elles seront 6 600 à signer un engagement militaire, une première dans l'histoire française même si elles restent majoritairement cantonnées au rôle d'ambulancières, dans les Sections Sanitaires Automobiles (SSA



Le capitaine Hélène Terré entourée, à gauche, par le lieutenant Burdet et, à droite, par le lieutenant Dupont, coll. Jore

commandées par des femmes). Mais la « drôle de guerre » ne les utilise pas à leur vraie valeur. Par exemple les Infirmières Pilotes et Secouristes de l'Air (IPSA) sont clouées au sol. En pleine débâcle, le 17 juin 1940, un deuxième décret mobilise provisoirement les pilotes auxiliaires féminines pour convoyer des avions de faible puissance. La défaite de 1940 prive la France de 1 600 000 hommes faits prisonniers, autant de forces vives qui ne pourront mener le combat auprès du Général de Gaulle. Face à la pénurie d'hommes, les femmes volontaires pourraient remplir les fonctions administratives indispensables au bon déroulement

des opérations. De plus, Charles de Gaulle ne veut pas qu'elles s'enrôlent par défaut dans les unités britanniques (35 000 femmes dans les *Auxiliary Territorial Service* – ATS^[3]). L'école des ATS, dirigée par l'ex-championne de tennis Simone Mathieu puis par Hélène Terré, formera donc les 26 premières volontaires du Corps féminin des FFL. Créé le 7 novembre 1940, il prend le nom de Corps des Volontaires Françaises le 16 décembre 1941. L'objectif est de remplacer tous les hommes aptes au combat par des femmes dans les emplois qui ne « dénatureront » pas leur sexe. Femme dans l'armée oui, femme armée



Le Général de Gaulle passe en revue le corps féminin, 14 juillet 1942, coll. Jore

pas encore... Le 26 avril 1944, les engagées dans les CVF, FFL, FFI ainsi que certaines ex-déportées des camps sont regroupées dans les AFAT (Auxiliaires Féminines de l'Armée de Terre). Elles se retrouvent dans toutes les armées : de la Marine (surnommées les « Marinettes » au sein de la 2^e DB en 1944), aux renseignements (Jeanne Bohec au BCRA), aux transmissions (les « Merlinettes »^[4] en février 1943) et dans l'armée de l'Air (la pilote Maryse Hiltz). Le groupe Rochambeau, créé en 1943, prend la suite des SSA. Ces 36 ambulancières-infirmières rattachées aux 15 000 hommes de

la 2^e DB de Leclerc se retrouvent au plus près des combats en Afrique du Nord ou lors du débarquement à Utah Beach. Les corps médicaux et sanitaires confortent ainsi les femmes dans leur représentation traditionnelle de sœurs, mères bienveillantes et elles participent au moral des troupes sans qu'on puisse en évaluer l'importance. Raymonde Jore^[5], une des deux Calédoniennes FFL arrivée à Londres en février 1941, voulait être infirmière. À cette fin, elle s'est engagée le 21 septembre 1940 pour la durée de la guerre, plus trois mois (matricule 70124) avec une autre Calédonienne, Raymonde Rolly (matricule 70125).

Nombre de femmes engagées

13 000 à 14 000 membres des Auxiliaires Féminines de l'Armée de Terre (AFAT), et parmi elles deux Calédoniennes sur les 150 qui répondirent à l'appel du Général de Gaulle, ont rejoint Londres en février 1941. Quelques milliers d'engagées intègrent l'armée de l'Air et la Marine.

Les femmes formaient ainsi 2 à 3 % de l'armée à la fin de la guerre.

Quant aux résistantes, elles ont représenté 10 à 20 % des effectifs des réseaux.

Pour les besoins de la guerre, elles deviennent à 23 ans conductrices au service des officiers du Général de Gaulle puis sténodactylographes. La conduite automobile était à l'époque l'apanage des hommes mais, nécessité faisant loi, la guerre a bouleversé les codes. En 1943, les deux femmes sont mutées en Afrique équatoriale française. Toutes deux se marient pendant la guerre (Raymonde Rolly devient épouse Beer en Afrique en 1943, Raymonde Jore épouse Teyssier à Londres un an plus tard). Elles reviennent sur le territoire avec les engagés calédoniens à bord du *Sagittaire* le 21 mai 1946.

Pour les femmes de la France libre, la discrimination a la vie dure : elles ne peuvent envisager une carrière dans l'armée, leur engagement n'étant effectif que le temps de la guerre ; elles ne disposent pas d'équivalence égale de grade^[6], de solde ou de retraite ; on leur interdit tout combat alors qu'elles ont suivi une formation aux armes. Mais elles courent les mêmes risques et subissent les mêmes sanctions que leurs homologues masculins (même tribunaux militaires, même condamnation ou exécution si elles sont prises par l'ennemi). Ancrer la femme dans un pacifisme « naturel » ou une non-violence « innée », c'est dévoyer sa part d'humain. Les deux « Raymonde » calédoniennes furent en fait suivies d'autres femmes du territoire mais les autorités n'autorisèrent l'engagement qu'à deux d'entre elles. Certes certaines s'engagèrent par patriotisme et goût de l'aventure, mais il reste que l'opportunité de l'engagement leur procurait une liberté et le salaire afférent.

Entre 18 et 45 ans, les femmes sont surveillées pour que la « mobilisée » ne soit pas « amenée à compromettre sa dignité^[7] ». D'autant que seules les veuves et les célibataires sont acceptées dans les rangs des volontaires. La femme mariée ou à charge d'enfant ne peut troubler l'équilibre familial ! Voilà pourquoi de nombreuses femmes renoncent à se marier pendant la guerre pour ne pas mettre fin à leur « carrière militaire ». Leur tenue est contrôlée : les cheveux sont coupés courts, nattés ou tenus par une résille (les foulards et les rubans sont prohibés). Seul le vernis à ongle incolore est autorisé. Le maquillage est discret et le port

du pantalon strictement réglementé en dehors de la caserne. Le corps de la femme se révèle un handicap, comme l'affirme le dernier des dix commandements du CFT concernant les « Merlinettes » : « toute ta vie, femme soldat, ta féminité garderas^[8] ». Enfin, face à la reconnaissance de l'état, la parité n'est pas de rigueur : il existe peu de récompenses, de monuments aux mortes et une loi du 31 décembre 1948 insiste sur le fait que « les services accomplis par les AFAT pendant la Seconde Guerre mondiale étaient des "services civils auxiliaires"^[9] ». Ces femmes ont été des militaires aux tâches complémentaires de celles des



Les deux Raymonde, coll. Beer

Tous ont écrit que vous représentiez l'Empire
Français, le soleil, le Pacifique - laissez-moi vous dire
seulement, le capitaine Rolly, que vous avez
représenté les volontaires Français dans un
Cora d'Afrique et que les volontaires Français
ont l'honneur de représenter la France -
le compte sur vous, Rolly, comme sur
vous.

Avec toute l'amitié de votre Capitaine

Hélène Terré

16/12/1943

Dédicace du capitaine Hélène Terré aux deux
Calédoniennes engagées, janvier 1943, album
des dédicaces de Raymonde Rolly, coll. Beer

hommes et non secondaires comme le précise Élodie Jauneau. Maurice Schumann, le 16 décembre 1943, rappelait que la mort ne fait pas de différence de sexe. Il travaillait alors sur le projet d'égalité civique : « Arlette - j'en suis sûr - ne se tient pas pour une héroïne, mais pour un combattant de l'Armée Secrète, parmi les autres. C'est cette égalité naturelle, instinctive, dans le choix du sacrifice, qui impose à la France nouvelle de décréter et d'accomplir l'égalité politique, économique et sociale, entre [...] Arlette et son futur mari ... » Ses propos annonçaient le projet de suffrage féminin du CFLN et de l'assemblée consultative. Mais

conjointement à l'acquisition de l'égalité politique et à la célébration des partisans, les « bons Français » de la Libération ont participé ou assisté à la tonte de dizaines de milliers de femmes, accusées, pour une moitié d'entre elles, de « collaboration horizontale ». C'était l'affirmation que ces femmes, en ne préservant pas leur corps de l'ennemi, avaient trahi la nation. De fait, si la guerre avait conduit à un réajustement du genre, elle n'avait pas bouleversé pour autant les identités et les relations entre les sexes. Pour les Françaises, la fin de l'Occupation s'ouvrait sur une libération inachevée.

[1] En 1792, Théroigne de Méricourt, dans son discours aux citoyennes du Faubourg Saint-Antoine, déclarait : « Citoyennes, pourquoi n'entrerions-nous pas en concurrence avec les hommes ? Prétendent-ils eux-seuls avoir des droits à la gloire ?... [...] Nous aussi, nous voulons briguer une couronne civique et briguer l'honneur de mourir pour une liberté qui nous est peut-être plus chère qu'à eux », *Discours prononcé à la Société fraternelle des minimes*, le 25 mars 1792, Paris, reproduction de l'imprimerie Demonville, p. 6-7

[2] Loi du 11 juillet 1938 « portant sur l'organisation générale de la nation pour le temps de guerre », loi dite Paul-Boncour du nom de son initiateur. *Journal Officiel de la République Française*, 13 juillet 1938

[3] Churchill ne vit pas d'un bon œil une deuxième unité féminine instituée en Angleterre.

[4] Le suffixe en « ette » n'est pas sans rappeler le terme « suffragettes ». Une féminisation du terme certes mais une connotation souvent dévalorisante ou minimisant l'action des femmes.

[5] Raymonde Teyssier-Jore, *Le Corps féminin*, Paris, France-Empire, 1975

[6] Élodie Jauneau, *Des femmes dans la France combattante pendant la Deuxième Guerre mondiale : Le Corps des Volontaires Françaises et le Groupe Rochambeau*, Genre & Histoire [En ligne], 3 | 2008, mis en ligne le 02 janvier 2009, consulté le 16 décembre 2014. URL : <http://genrehistoire.revues.org/373>

[7] SHAT 7 p. 73 : archives de la guerre. Vichy - Londres - Alger - Paris. 1940-1946 : Organisation des formations féminines

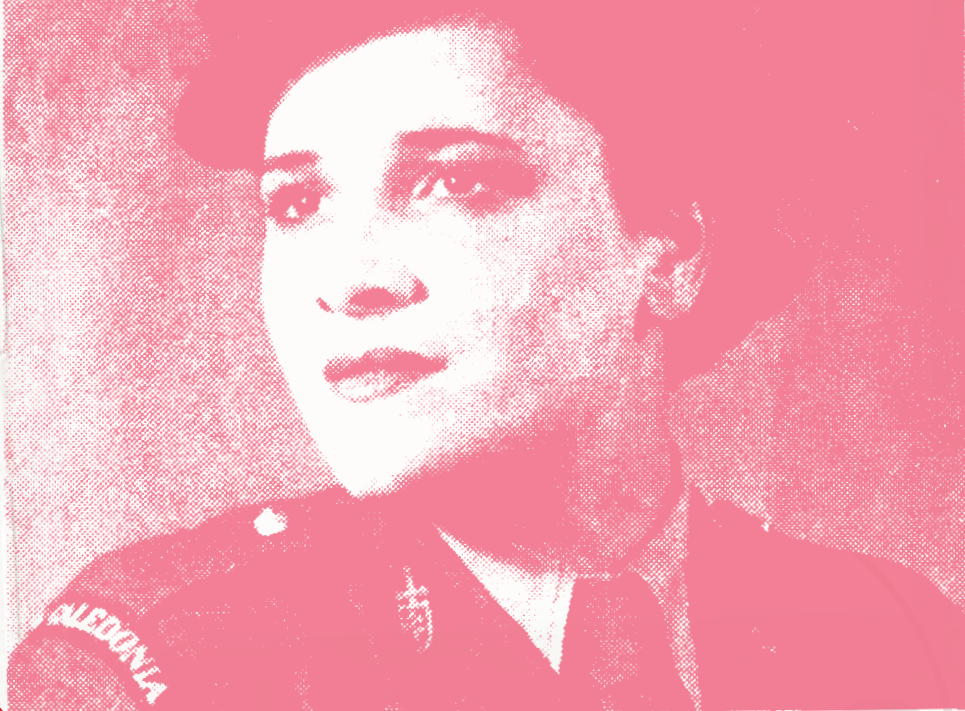
[8] Luc Capdevila, « La mobilisation des femmes dans la France combattante 1940-1945 », *Clio Histoire, femmes et sociétés*, n°12, Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, 2000

[9] Élodie Jauneau, op. cit.

PORTRAIT

Raymonde Jore, épouse Teyssier

(1917-1995)



Raymonde Jore, coll. Jore

R

aymonde Jore, fille d'Henri Jore et d'Alice Estieux, est née le 26 juillet 1917 à Nouméa.

Engagée volontaire le 21 septembre 1940, soldat de 2^e classe des Forces Françaises libres, matricule 70 125, elle arrive à Londres en 1941 et est logée à la caserne « Moncorvo House ». Elle y travaille en tant que chauffeur au service des officiers. Le 1^{er} juillet 1942, elle est nommée officiellement caporal puis, en 1942, devient secrétaire sténodactylo à l'état-major particulier du Général de Gaulle. De santé fragile, elle est mutée loin du froid hivernal à Brazzaville, au Congo. Elle est ensuite envoyée au Cameroun, puis à Bangui où elle retrouve l'ancien

gouverneur de la France libre en Nouvelle-Calédonie, Henri Sautot, devenu gouverneur de l'Oubangui-Chari. De retour à Yaoundé, elle reçoit l'affectation qu'elle souhaitait : infirmière à l'hôpital. Cependant, elle n'a pas le temps d'exercer car elle est appelée à Alger où, le 12 août 1944, elle est détachée à l'Assemblée consultative au grade de lieutenant. Le 15 avril 1945, à la mairie d'Alger, elle épouse le soldat Marcel Teyssier avec qui elle reviendra sur son île natale à bord du *Sagittaire* le 21 mai 1946.

Le couple s'établit ensuite aux Nouvelles-Hébrides puis à Sydney avant de rejoindre la région parisienne de 1975 à 1977. Raymonde rentre à Nouméa le 16 décembre 1977 et y demeure jusqu'à son décès, le 20 février 1995.

To work for de Gaulle, coupure de journal australien, coll. Beer

« Dans la soirée, j'eus avec mon amie Mona, une discussion prolongée. S'engager ou non ? Bien des points furent abordés, provoquant, bien sûr, des pour et des contre, mais, finalement, malgré la gravité et l'incertitude des événements futurs, les contre pesèrent si peu dans le plateau de la balance qu'il fut décidé que le jour suivant nous serions les premières au bureau de recrutement pour signer.

De retour à la maison, c'est à peine si je pus soutenir le regard de ma mère. Un regard, pourtant, qui ne scrutait rien, qui ne cherchait pas à percer un mystère, mais seulement un regard qui me gênait parce qu'il donnait l'impression de mettre mon âme à nu.

Je me sentais presque fautive d'avoir décidé, de ma propre volonté, une chose qui, je le savais, allait tout bouleverser dans ma famille. Et, soudain, un sentiment de révolte pour me trouver une excuse plausible : j'étais majeure, j'étais libre de trancher et d'agir comme bon me semblait. Je n'avais de compte à rendre à personne, ni de conseils à demander. J'étais même fière d'avoir eu le courage de prendre mes responsabilités.

Mais comment l'annoncer sans faire trop de mal ? Car, même lorsqu'un fils part pour la guerre pour défendre la Patrie, une mère s'effondre en dépit de sa compréhension du devoir.

D'une traite, je lui révélai donc ma décision. Elle ne broncha pas et ne me fit aucun reproche. [...]

Les femmes, elles, étaient cent cinquante à désirer rejoindre le Corps Féminin tout récemment créé à Londres. Pour partir, il fallait obtenir l'autorisation du Général de Gaulle. Elle fut accordée. Hélas !... Quelques jours plus tard arrivait un télégramme annonçant qu'en raison de la grande bataille qui se livrait dans le ciel d'Angleterre et des dangers du voyage Nouméa-Londres, il était impossible d'envisager l'acheminement des volontaires féminines.

Le gouverneur Sautot insista auprès du Chef des Français Libres. La spontanéité avec laquelle les femmes de Calédonie avaient répondu « Présent » méritait au moins un encouragement.

Finalement, le général accepta que deux d'entre elles, les deux premières engagées, fussent dirigées sur Londres pour symboliser le geste patriotique des filles du Pacifique et pour représenter à l'étranger les îles françaises de l'Océanie. J'étais l'une des deux élues. Je me souviendrai toujours de la façon dont j'accueillis le gouverneur Sautot quand il frappa, un dimanche matin à la porte de mon domicile.



Encore sur le seuil, il m'annonça :

- Vous partez après-demain.

Oubliant son rang, ses fonctions, je me jetai à son cou, embrassant fougueusement son visage paternel et bon enfant, tandis que la joie et l'émotion m'arrachaient des larmes.

J'étais heureuse et fière d'être la première engagée volontaire de l'Empire français. J'étais heureuse et fière de partir, de penser que, peut-être, j'accomplirais quelques brillants faits de guerre.

Tellement heureuse que je comprenais mal l'angoisse - combien légitime - qui rembrunissait le visage ridé de ma mère.

Comme elle a été brave, malgré tout, ma maman !... Brave comme toutes les mères de France qui ont tremblé en voyant leur « petit » partir au combat, mais qui n'ont pleuré que dans leur cœur.

Elle a été brave jusqu'au dernier moment. Elle me donnait des conseils, me faisait promettre des choses puérides, par exemple de lui télégraphier, pour la rassurer, les lendemains des bombardements de Londres.

Je promettais, la gorge serrée, d'être prudente, d'écrire souvent, et de revenir vite. J'étais émue jusqu'aux larmes mais ne laissais pas voir mon chagrin. »

Extrait de *Le corps féminin* de Raymonde Teyssier-Jore, édition France-empire, Paris, 1975

PORTRAIT

Raymonde Rolly, épouse Beer

(1917-1988)

F

ille d'Henry Rolly et d'Héloïse Clavier, Raymonde naît le 17 février 1917 à Koné.

Engagée volontaire sous le matricule 70124, elle quitte Nouméa le 14 février 1941 pour rejoindre Londres. Après 20 mois dans la capitale anglaise, elle est envoyée au Nigeria, du 18 au 28 février 1943. Elle a alors le grade de caporal et épouse le 25 février 1943 le médecin Herman Beer.

Mais elle doit ensuite rejoindre Brazzaville puis séjourne dans diverses villes de l'Afrique équatoriale française (Bangui, Yaoundé, Douala) avant de pouvoir fouler pour la première fois le sol français, à Sète, le 6 novembre 1944.

Le 31 mars 1945, elle va rejoindre son mari à Londres. Ils embarquent à bord du *Sagittaire* pour regagner Nouméa où ils arrivent le 21 mai 1946.

Raymonde, devenue institutrice, enseigne à l'école primaire de Tiébaghi, à l'école Suzanne Russier puis à celle du Faubourg-Blanchot avant de finir sa carrière au Lycée technique de Nouméa.

À la retraite, le couple Beer s'installe à Tahiti où Raymonde décède le 11 juillet 1988.



Raymonde Rolly et son futur mari, le médecin Herman Beer, coll. Beer

Honneur à cette
vaillante Calédonienne
qui à l'heure tragique de
l'effondrement de la Patrie, n'a point
que son fabuleux et son courage est
venue du "front" du monde s'enliser dans la
course des volontaires françaises de Londres dans la
course au Japon pour l'organisation, la grande Sûreté
de la Population Calédonienne et la beauté morale de son
Londres le 28 août 1942
Le Gouverneur
Henri Sautot

Dédicace du gouverneur
Sautot, album de dédicaces
de Raymonde Rolly, coll. Beer



Le sous-lieutenant Raymonde Beer et le président Charles de Gaulle lors de sa visite en Nouvelle-Calédonie, 4 septembre 1966, coll. Beer

« Je commence donc par mon 1^{er} passeport, délivré à Nouméa le 4 février 1941 par mon grand ami gaulliste, le secrétaire général Bayardelle. Le visa pour Londres, via Sydney, fut donné par un grand ami de la famille, le conseiller britannique monsieur Willy Johnston, le 13 février 1941, la veille de mon départ de Nouméa, le 14 février 1941, à bord d'un cargo rempli de coprah, le Suva.

Après un voyage de 17 jours, je débarque à Port-Pirée en Australie. Ouf ! Il était temps. 17 jours mémorables avec le corsaire allemand (je ne me souviens plus du nom) aux trousseaux. D'où les nombreux « zigzags » dans le Pacifique, pour le semer. Il a quand même coulé deux bateaux du Nickel !

De Port-Pirée, départ en train pour Sydney via Melbourne et Adélaïde. Arrivée le 6 mars, Big Welcome par la Free French Légation, conduite par André Brenac. 13 jours de réception, de fêtes, de manifestations patriotiques en faveur du Général de Gaulle. Reçue par la presse et les Français libres de Sydney. À ne jamais oublier.

De nouveau dans le train pour Brisbane, où je prends un bateau Cargo-Misete, le Port-Huon, rempli de beurre et

moutons congelés pour la Grande-Bretagne « isolée ».

12 passagers : 10 officiers de la Royal Australian Air Force, ma compagne engagée volontaire elle aussi, et moi-même. Je m'étais « engagée volontaire » pour la durée de la guerre plus 3 mois, le 19 septembre 1940.

Escale à New-Plymouth en Nouvelle-Zélande où nous arrivons le 28 mars. Accueil fabuleux par le maire de la ville et les Français libres résidents. C'est le centenaire de l'arrivée des Néos. Festivités Maoris Grandioses. Nous sommes invitées partout. Re-départ pour Londres, via Wellington, la capitale. Toujours la fête...

Arrivée à Liverpool, England le 30 mai 1941, sans convoi. À bord, on a peur et on se couche tout habillé ; la journée, on prend son tour de chasse au sous-marin, à la jumelle, comme tout le monde. Finie la fête ! Je quitte ce bateau et toutes les personnes avec qui j'ai fait ce "voyage avant-goût de la guerre". Adieu Port-Huon.

Je suis maintenant en plein dedans et ça bombarde et brûle partout jusqu'à Londres, déjà mutilée. Ce voyage se fera en chemin de fer. Le dernier tampon sur ce vieux passeport, au nom de Melle Raymonde Rolly, vient donc de l'immigration officer, London, 30 May 1941. C'était le Passeport N° 00036. Envoyée en mission de Londres à Paris et retour, en septembre 1945.

En novembre 1945, mon mari et moi quittons Londres pour Paris, puis Saintes, Saint-Laurent-du-Var et Marseille avec le Bataillon du Pacifique, enfin retrouvé.

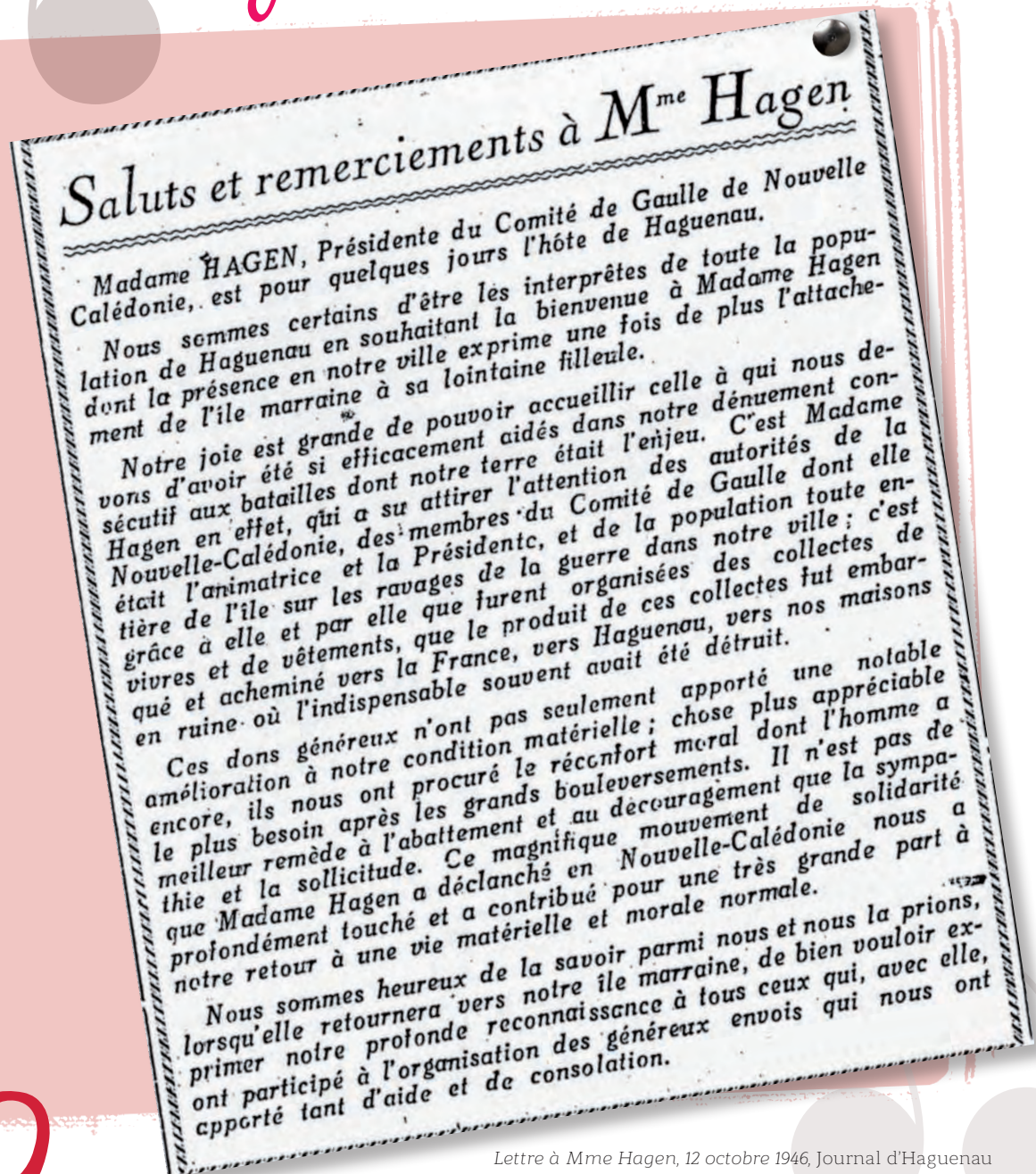
Départ de Marseille, par le paquebot Sagittaire, pour Nouméa fin février 1946. Après les escales de Madère, Fort-de-France, Pointe-à Pitre, Papeete, arrivée à Nouméa le 21 mai 1946.

Finie la guerre. Retrouvailles avec ma famille et mon île merveilleuse et avec un époux que j'aime. Je continue dans "la Grande parenthèse". »

Notes personnelles de Raymonde Rolly

PORTRAITS

Colette Hagen



Lettre à Mme Hagen, 12 octobre 1946, Journal d'Haguenu

L

es gaullistes mettent en place, dès le mois d'août 1940, des « comités de Gaulle » pour permettre le ralliement de la Nouvelle-Calédonie à la France libre. À Koné, le comité est formé le 21 août 1940 par Mme Colette

Hagen. Elle travaille alors pour les soldats et les marins. En 1945, afin d'épuiser les fonds recueillis, elle propose de faire adopter une « ville filleule » par la Nouvelle-Calédonie pour la parrainer et lui apporter aide et soutien. Ce sera Haguenu, en Alsace.

Laurentine Teyssandier de Laubarède

(1909-2007)



Laurentine lors d'une soirée donnée par l'armée américaine, coll. Yves Jacquier

Troisième et dernière fille de Bernard dit Eudoxe, colon planteur à Sarraméa, et de Céline Thomas, la fillette suit une scolarité sans difficulté puis décroche son brevet élémentaire en 1925, suivi en 1931 d'un certificat appliqué de pédagogie. Commence alors une longue carrière au service de l'éducation à l'école de la Vallée-du-Tir, puis à celle de Païta et enfin à Frédéric-Surleau à Nouméa. En 1943, elle devient directrice de l'école de

la Vallée-du-Tir et plus tard de l'école Suzanne Russier. En 1940, Laurentine et sa famille répondent dès les premières heures à l'appel du Général de Gaulle. Elle est reconnue résistante de juin 1940 à août 1945. Son rôle demeure discret au quotidien, à travers son métier d'institutrice et ponctuellement comme ambulancière pour la Croix-Rouge. Sa maison, située à l'Orphelinat, est également mise à disposition comme poste de secours.

PORTRAIT

Héliane Dubois-Ignatieff

(1924-2014)

Après des études au lycée Lapérouse, Héliane Dubois est reçue en novembre 1941 au concours de sténo-dactylo. Elle est alors affectée au service de la défense au siège des Forces Navales Françaises Libres, près du parking Ballande. Secrétaire du colonel Rigaud-Brix, elle travaille également avec le commissaire Yves de Villelongue qui est rejoint, en 1944, par un ami-matelot qu'il a connu à Londres : Dimitri Ignatieff. C'est lors d'une visite d'Yvonne Tuband, une cousine d'Héliane habitant en Australie, que la famille Dubois invite à dîner ce jeune marin d'origine russe. Yvonne l'avait rencontré à Sydney où, avec sa mère et ses sœurs, elles avaient créé le « Foyer du Soldat » pour accueillir marins et soldats calédoniens en escale en Australie. Les parents Dubois et Raymond, le frère jumeau d'Héliane, trouvent le jeune Dimitri fort sympathique. Héliane et Dimitri peuvent alors sans souci nouer une douce idylle. Seulement, « *on ne se marie pas en temps de guerre* », prévient le père. Dimitri vient tout de même loger chez les Dubois, au sommet du cap Horn. Il partage la chambre de Raymond, échappant ainsi aux choux de chine si souvent servis à la pension Minelli.

Cette même année, Héliane quitte le QG de la Marine où il lui faudrait à présent porter l'uniforme militaire, ce que lui déconseille Raymond. Elle trouve un emploi de secrétaire à la SCIE.

À l'annonce de l'armistice, le 8 mai 1945, c'est la fête à Nouméa. « *C'est aussi l'occasion d'un bon repas avec Louise et Cécile Varin* », se souvient Héliane, « *avec un verre de plus qu'à l'habitude pour fêter la victoire des Alliés* ». Dimitri repart en France pour se faire démobiliser et embrasser



Héliane Dubois avec sa mère et son frère Raymond, coll. Ignatieff

sa famille à laquelle il est très attaché. Il croise à Latour-Maubourg les volontaires du Bataillon du Pacifique, dont Yvon, le frère aîné d'Héliane. Tous deux arpentent les rues de Paris en attendant le retour au pays.

Peu de temps après l'arrivée des volontaires à bord du *Sagittaire*, Dimitri débarque à Nouméa avec, en poche, la bague de fiançailles de sa grand-mère afin de demander la main de la jeune Dubois. Le mariage est célébré en 1946 : c'est la fin de la guerre et le début d'une belle histoire d'amour.

IMAGES



Le 5 mai 1942, le gouverneur Sautot a été rappelé à Londres. Aux côtés des hommes, les Calédoniennes manifestent pour demander activement son retour à la direction de la colonie et choisir le devenir de la Nouvelle-Calédonie, coll. NARA-DCPS



Beaucoup de personnes, dont de nombreuses femmes, adhèrent au comité de Gaule lancé en août 1940 par MM Pognon, Dubois et Vergès pour soutenir la France libre dans sa poursuite de la guerre auprès des Alliés, coll. Viale



We can do it!

*Officiers et infirmières néo-zélandaises assistant au défilé accueillant
les volontaires français de retour d'Afrique du Nord, Nouméa, février 1944,
coll. Consulat de Nouvelle-Zélande*

1942-1945

De la nurse à la Pin-Up!

Petite chrono

7 décembre 1941 :

attaque de la base américaine
de Pearl Harbor par l'aviation japonaise

8 décembre 1941 :

début de la guerre du Pacifique
arrestation des Japonais aux USA,
en Nouvelle-Zélande, Australie
et Nouvelle-Calédonie

12 mars 1942 :

arrivée des forces alliées
en Nouvelle-Calédonie

1^{er} janvier 1943 :

arrivée de la compagnie des auxiliaires
féminines de l'armée néo-zélandaise

15 septembre 1943 :

madame Eleanor Roosevelt, épouse
du président des États-Unis, vient visiter
les troupes basées en Nouvelle-Calédonie

LES FEMMES ENGAGÉES DANS LA GUERRE DU PACIFIQUE



es femmes néo-zélandaises et américaines venues en Nouvelle-Calédonie, à défaut de pouvoir se battre physiquement aux côtés de la gente masculine dans le Pacifique, ont servi à remonter le moral des troupes. Pour cela, certaines s'engagent dans la Croix-Rouge, d'autres dans l'armée et les services

auxiliaires qui participent aux soins et aux distractions diverses. Enfin, une dernière catégorie concerne les personnalités : d'Eleanor Roosevelt aux chanteuses de gospel, des femmes connues utilisent leur notoriété et/ou leur art pour soutenir les soldats. Ici, loin de leur foyer, elles livrent leur quotidien et leur vision de la Nouvelle-Calédonie en guerre.



Les femmes des cinq Grands sont toutes des ménagères sauf une...

Les femmes qui peuvent le plus facilement être considérées comme des ménagères sont celles qui ont été mariées pendant la guerre. Elles ont été mariées dans les zones d'occupation, mais elles n'ont pas été mariées dans les zones d'occupation. Elles ont été mariées dans les zones d'occupation, mais elles n'ont pas été mariées dans les zones d'occupation.

Centre de Poembout
Programme des Fêtes de fin d'année.
Le Samedi 22 Décembre 1945 à 20 heures GRAND BAL de fin d'année. Entrée 500 francs. Location 100 francs. Direction: Mlle Chavira - Antenne.

Avis de Convocation
Messieurs les Administrateurs de l'Antenne de Poembout. Le Comité de l'Antenne de Poembout a l'honneur de vous convoquer pour assister à la séance du 22 Décembre 1945 à 20 heures. L'ordre du jour est le suivant: 1. Rapport de l'Administration. 2. Rapport de la Commission des Comptes. 3. Approbation de l'Annuaire 1945-1946. 4. Election de l'Administration. 5. Nomination d'un Comité de l'Antenne. 6. Divers. La séance sera présidée par M. le Président de l'Antenne. Le Président de l'Antenne: M. le Comte de Lamoignon.

VE
Les femmes des cinq Grands sont toutes des ménagères sauf une... Les femmes des cinq Grands sont toutes des ménagères sauf une... Les femmes des cinq Grands sont toutes des ménagères sauf une...



Lors des commémorations et festivités diverses, le corps féminin des troupes alliées défilait aux côtés des autres unités, coll. Jacquier



Tout comme les avions, les salles de détente des camps alliés sont décorées de silhouettes féminines, coll. NARA-DCPS

Trois chanteuses du premier quintet de negro-spiritual américain viennent se produire devant les troupes le 27 avril 1944, coll. NARA-DCPS

LA RED CROSS : DANS LA GUERRE, PAS DANS L'ARMÉE...

Dès tôt, dès le mois d'avril 1942, des femmes admirables, portant l'uniforme international gris avec écusson frappé de la Croix-Rouge, se manifestèrent à Nouméa et travaillèrent bénévolement en étroite collaboration avec l'*US Army*. Les premières, au nombre de cinq, conduites par Bete Norcross, avaient quitté les États-Unis fin janvier 1942, sur le paquebot rapide *Matsonia*, sans escorte, à destination de Brisbane. Après 2 ou 3 semaines au Queensland, elles furent envoyées à Port Moresby puis à Lae, en Nouvelle-Guinée, où les hôpitaux n'avaient pas d'infirmières. De retour de cette mission, elles servirent à Brisbane puis furent dirigées toutes les cinq par avion vers Nouméa. Parmi elles se trouvait Colette Ryan, qui avait fait partie du célèbre ballet « Ziegfeld Follies » et qui, après-

guerre, devint ambassadrice des États-Unis auprès du maréchal Tchang Kai-chek à Formose. Les cinq femmes installèrent leur premier bureau dans la cour arrière de celui du Provost Marshall, placé immeuble Rambaud (ex-boutique du tailleur japonais Shinzato) face à la place des Cocotiers et au Kiosque à musique. Elles prirent aussitôt contact avec le commandement américain. Durant l'année 1942, leur effectif augmenta progressivement mais de façon limitée. Ces « Red Cross » furent généralement affectées par deux ou trois dans les hôpitaux ou les régiments pour soulager les GI's en convalescence, leur remonter le moral, les aider dans leur courrier ainsi que dans leurs problèmes familiaux et financiers. Elles n'intervenaient pas auprès des officiers. En milieu



Eleanor Roosevelt, épouse du président des États-Unis, arrive le 15 septembre 1943 à La Tontouta où elle est accueillie par le général Halsey et la directrice de la Croix-Rouge, Colette Ryan. Elle vient visiter les hôpitaux et encourager les soldats basés en Nouvelle-Calédonie avant de se rendre aux îles Salomon, coll. NARA-DCPS

hospitalier, elles passaient des heures à participer à des jeux de société, à partager les repas des blessés et « l'afternoon tea », à organiser des compétitions et autres activités, bref, à tout faire pour les divertir et les reconforter afin de rendre à chacun les longues heures plus supportables.



ARMY NURSES ... continued

Soldiers in skirts, they share with our boys every danger short of real combat

Never before this war have so many women worked so close to so many fronts—and seen so much action. They met horror and heroism on Corregidor, death in the African desert; they are participating in the daring evacuation by flying ambulance of our wounded from the Solomons and Burma. In all these theaters of war, American women have covered themselves with blood and sweat—and let the glory go.

To meet the needs of an eventual 11,000,000 men in service the Army Nurse Corps alone must have 2500 new nurses a month—more recruits in one year than there were in the entire nursing corps at the close of World War I. Enlistment bars have been drastically lowered. Today, nurses—recruited through the Red Cross Nursing Service—may be married, need not be American citizens (if pro-Ally), nor pass overly rigid physical tests. Applicants must be registered nurses, aged 21 to 45, with high-school or college diplomas, graduates of an approved school of nursing having a bed capacity of more than fifty.

Forgotten are prewar motives for joining the A.N.C.—travel, a pleasant social life, economic security. Coveralls have replaced trim uniforms. Caution forbids a detailed listing of the numberless outposts, countless battle zones where women are serving with the American forces. Nurses on active duty in key areas the world over are shown on these pages. Uncle Sam needs 65,000 more just like them.



NORTH AFRICA: These nurses dug slit trenches in the African desert, dived in when the



EGYPT: Nurses sail under sealed orders, are prepared for the arctic or the tropics. Lt. Fanny Fox landed in the Near East with a fruit basket plus official equipment including sunburn cream, bedding roll, tent.



TUNISIA: Second Lt. Margaret Bachoka, of Perth Amboy, N. J., brushes her teeth outdoors. Nurses, hygiene experts, watch over salvage conservation, pour oil useless for lubrication on ponds to kill insects.



ERITREA: First white baby born at a supply base in former Italian colony is held by nurse Patricia Mullally. The child, son of a British officer, was named Douglas for the Douglas Aircraft Company base there.



Look July 27, 1943

Le bimensuel à très fort tirage LOOK, édité aux États-Unis de 1937 à 1971, a proposé en juillet 1943 un article sur les nurses engagées dans la Guerre du Pacifique. Comme toujours dans ce magazine, les photographies priment sur le texte.

Stukas went over; they assisted at front-line operations; bathed in water-filled helmets. One unit moved a field hospital, tents and all, twice in twenty-four hours.



HAWAII: Lt. Virginia Bostock, of Long Lake, N. Y., wearing one of the six white cotton uniforms which are supplied (plus six blue ones) for hospital duty, helps Pvt. William Pifer, of Keyser, W. Va., choose a cane.



INDIA: Helen Houtsma, of Fairlawn, N. J., and Bob Bruns, of Macomb, Ill., both lieutenants, meet at the Officers Club in New Delhi. Army nurses may date officers, marry while in service, keep maiden names.



ALASKA: American nurses, like Lt. Doris Neill, of Portland, Ore., have learned to ski in Alaska, Newfoundland Greenland; to swim in Hawaiian waters; to bicycle in Ireland; to ride donkeys in Palestine.

ARMY NURSES ... continued



NEW CALEDONIA: Feminine frills are replaced in the field by G.I. (government issue) underwear, displayed by Lt. Florence Miner, of Coulee Dam, Wash. Nurses wear pajamas, slacks, ties, low heels.



ENGLAND: A wax reproduction of His Majesty King George VI fascinates Lieutenants Mary Dodge and Thelma Cole, New Englanders. They toured Mme. Tussaud's famous museum when on leave in London.



ALGIERS: Two Pennsylvania girls, Helen Hinckley and Florence Christman, wearing regulation "general purpose" uniforms, carry overcoats as they bargain with a native. They were hot by day, cold at night.



NORTHERN IRELAND: Occupational therapy for soldiers is directed by Lt. J. L. Neglia, of Astoria, L. I., alert member of the Army Nurse Corps, founded 42 years ago by the late Dr. Anita N. McGee.



ATLANTIC OCEAN: Torpedoed en route to North Africa, an Army nurse (foreground) keeps up morale in overcrowded lifeboat. No convoy, no invasion force moves today without its quota of nurses and doctors.



PALESTINE: Transportation methods in Jerusalem amuse these Army nurses. When they come home after the war it is probable they will find no surplus of nurses, but a demand in public health and industry.



CARIBBEAN: In regulation tropical uniforms, members of the A.N.C. drill in the jungle. When embarking for foreign service, they marched on ship in full outdoor uniform with field bag, helmet, gas mask.



BATAAN: Only available bathtub was a creek where these nurses tried to wash their weariness away. When Corregidor fell, some escaped by plane, submarine; others were killed or captured by Japs.



ICELAND: Lt. Marjory E. Truax, of Worcester, N. Y., who spent a recent leave in Britain, says a warm goodnight to Lt. J. F. McGrade, of New York, on the snow-covered steps of her corrugated Nissen hut.

PORTRAIT

Mary Barkei Marler

Mary Barkei Marler s'est engagée dans le corps des infirmières de la Marine américaine pendant la Seconde Guerre mondiale. Initialement basée aux États-Unis, elle reçoit, en 1944, un ordre de mission vers l'hôpital mobile numéro 10. Alors qu'elle naviguait vers sa nouvelle affectation, elle écrit à sa mère : « *Jamais, aussi longtemps que je vivrai, je n'oublierai ou ne regretterai ce voyage. Maintenant, après presque*

une année et demie de vie dans la Marine, je vais avoir la chance de faire ce pourquoi je me suis engagée ». Elle est mutée à l'hôpital de Banika aux îles Salomon, où il pouvait traiter 2 000 patients simultanément et sur les 10 000 admis entre mars 1944 et juin 1945, seulement 15 y sont morts. Puis elle est envoyée en Nouvelle-Calédonie. Malgré les longues heures de travail et la pénibilité, Mary prit le temps d'envoyer des souvenirs à sa famille (bougies et coupe-papier faits en Nouvelle-Calédonie). Elle rentra aux États-Unis en octobre 1945.



L'American Red Cross Service Club, ouvert en 1943, était dirigé par l'américaine Renée Guthman (assise). Il offrait aux soldats un centre d'accueil et de détente ainsi que des soirées dansantes. Accrochées au mur, les photos de la dernière « party ». Renée travaille avec la néo-zélandaise Molly Creaghe (au centre) et Isabel Lee de Millwood (à droite), 23 janvier 1944, coll. NARA-DCPS

LA COMPAGNIE DES AUXILIAIRES FÉMININES DE L'ARMÉE NÉO-ZÉLANDAISE

Extrait de « 1942-1944, l'armée néo-zélandaise en Nouvelle-Calédonie » de Base Wallahs, traduit de l'anglais par Sonia Lacabanne

Il est paradoxal de constater que l'histoire de la compagnie des auxiliaires féminines a débuté six mois avant sa création officielle en tant qu'unité du corps expéditionnaire néo-zélandais. Tout a démarré par l'affectation de six personnes de la compagnie au camp militaire de Papakura rattaché au 4^e hôpital général de Nouvelle-Zélande à l'étranger. Ces femmes sont parties avec l'hôpital et sont arrivées en Nouvelle-Calédonie le 1^{er} janvier 1943. Leur histoire est celle de toutes les unités qui ont ouvert la voie au corps expéditionnaire. Le gros du personnel de la compagnie des auxiliaires féminines a fait son entrée au 4^e hôpital néo-zélandais le 16 juillet 1943. Ce détachement se composait de 2 officiers, le sous-lieutenant M. Hardcastle et le sous-lieutenant A. Shannon ainsi que de 76 subalternes. À partir de cette date, renforts et remplacements se sont succédés à intervalles réguliers afin

de doter en personnel le 4^e hôpital, le centre de convalescence, le centre d'entraînement et, plus tard, le *Kiwi Club*. En septembre 1943, le capitaine G.V.M. Mc Lure est venu prendre le contrôle de toutes les auxiliaires féminines en Nouvelle-Calédonie. Les fonctions exercées par ces auxiliaires étaient très diverses. Dans les deux unités médicales, elles étaient tour à tour aides-soignantes, employées de bureau, ordonnances, standardistes, blanchisseuses et laborantines. Les clubs les employaient comme serveuses, caissières, employées de bureau et cuisinières. Mais, quelle que soit leur affectation, le point commun était leur faculté à s'adapter à toute nouvelle tâche ainsi que leur volonté à s'adapter au train-train journalier qui était aussi immuable que les collines entourant le camp. L'effet de nouveauté de la première semaine s'est effacé rapidement et quelques efforts ont été nécessaires pour s'adapter à un nouveau mode de vie que seuls les besoins de la guerre justifiaient.

Coll. ANZ WA II 7/1

Femmes affectées au 4^e hôpital général néo-zélandais

En juillet 1943, lorsque le gros contingent a été affecté au 4^e hôpital général, ce dernier était installé dans la vallée de la Boghen, à 16 km environ de Bourail. Il était constitué de tentes et le quartier de la compagnie des auxiliaires féminines et des infirmières se trouvait au milieu des niaoulis, un peu à l'écart des services de l'hôpital et des blocs administratifs. Elles avaient leur propre local de loisirs, leur mess et leur coin piscine personnel à la rivière. Il y avait des douches (trois pour commencer) pour leur seul usage et un lavoir avec des bancs et bacs pour laver le linge, mais la plupart des filles préféraient la rivière : l'eau y était toujours abondante et il n'y avait pas à transporter les seaux qui avaient une fâcheuse tendance à se renverser et à répandre leur précieux contenu dès qu'on les posait.

Quand les auxiliaires féminines

sont arrivées, au tout début, les cantonnements étaient rudimentaires (des tentes avec du gravier sur le sol) mais quelques mois plus tard, lorsque la première moitié du détachement est parti pour Dumbéa, ces tentes austères étaient devenues des maisons. Des meubles en bois d'emballage avaient réglé le problème du rangement des vêtements. Des rideaux aux couleurs vives, des housses pour le mobilier, des jardins remplis de fleurs plantées par les filles, tout cela contribuait à rendre agréable le quartier. L'entassement qu'avait provoqué le manque de tentes du début avait été résolu et, dans l'ensemble, les conditions de vie s'avéraient aussi confortables que l'ingéniosité des filles le permettait. Début octobre, on a divisé en deux le détachement, une moitié est restée dans la vallée de la Boghen pour continuer à faire tourner l'hôpital. La

deuxième moitié est allée à 150 km plus au sud, dans la vallée de la Dumbéa, où le nouvel hôpital était en construction. À cette date, il n'était pas encore terminé, mais quelques salles étaient déjà ouvertes et l'hébergement se faisait dans des préfabriqués. Après la végétation agréable de Boghen et la relative liberté qu'on y avait, les logements préfabri-

qués à flanc de colline, sur la terre rouge, paraissent particulièrement rustiques ; seule la vue magnifique compensait le manque de calme et d'intimité.

Avec le temps, des améliorations ont été apportées à tous les types de tâches. Au début, à Boghen, la lessive se faisait avec trois lessiveuses, trois baquets et la rivière. Plus tard, on a monté deux tentes, une pour la lessive et une pour le repassage. On utilisait trois machines à laver fonctionnant à l'essence et les fers à repasser à pétrole. Ainsi équipées, les blanchisseuses ont traité plus de 400 vêtements par semaine. À Dumbéa, on avait espéré l'arrivée de la vapeur, un rêve qui ne s'est jamais réalisé. Les machines à laver, cinq désormais, tournaient tous les trois jours de 7 h 30 à 12 h. Venait ensuite le repassage, vous imaginez la chaleur ! À partir de là, le travail s'est accentué jusqu'à atteindre 4 000 vêtements par semaine, un effort sans précédent. À l'hôpital, les infirmières travaillaient aussi dans des conditions pénibles. À Boghen, il fallait transporter toute l'eau, la stérilisation se faisait dans des demi-fûts de kérosène sur des fourneaux à pétrole. À l'arrière des salles de soins, les blocs sanitaires étaient des abris couverts de feuilles séchées protégeant des baquets faits de moitiés de barils de pétrole. La stérilisation par la vapeur a été possible dans tout l'hôpital de Dumbéa après son achèvement, mais son approvisionnement en eau n'était pas comparable à celui de nos canalisations d'eau courante en Nouvelle-Zélande.



Coll. ANZ WA II 7/2

Femmes au centre d'entraînement de la base



Coll. ANZ WA II 7/3



Coll. ANZ WA II 7/4

Les premières arrivées, le sous-lieutenant Shannon et trois subalternes, ont pris leur poste le 14 septembre 1943. Elles ont découvert un camp prêt à les accueillir sur la rive opposée à celle du camp principal. Tout avait été fait pour leur confort. Ces trois jeunes femmes constituaient les premiers membres du détachement du centre d'entraînement. Elles étaient employées au Q.G. du comité du Fonds National Patriote (Fond Nat Pat) à Bourail et elles faisaient tous les jours le trajet, au début en jeep puis en camion quand les effectifs ont augmenté. Puis est arrivé de Nouvelle-Zélande le premier groupe d'auxiliaires féminines afin de

doter en personnel le club de Bourail qui a été officiellement inauguré par le gouverneur général, Sir Cyril Newall, le 12 novembre.

La vie des auxiliaires du centre d'entraînement n'était absolument pas de tout repos. Les jeunes femmes étaient employées dans les bureaux de la Y.M.C.A. de Bourail ainsi qu'au Q.G. du Fonds Nat Pat. La majorité travaillait au club de Bourail et on peut se faire une idée du travail accompli lorsqu'on sait qu'en moyenne 200 repas chauds étaient servis chaque jour ainsi que 642 petits déjeuners et collations. Quand elles n'étaient pas de service, les auxiliaires

assistaient aux réceptions officielles, surtout aux bals, mais aussi aux réunions hippiques, aux compétitions de natation auxquelles elles participaient parfois et elles étaient toujours les spectatrices passionnées du match de football du samedi. Pourtant, leurs sorties préférées étaient les pique-niques près de la rivière et les séances de bronzage sur la plage de Bourail. Quand est arrivé enfin le moment du départ, le sous-lieutenant Hardcastle et vingt auxiliaires sont restés pour aider à la fermeture du club. La veille de la dissolution du détachement, elles ont organisé leur premier et unique bal qui a remporté un énorme succès.



Coll. ANZ WA II 7/5

Les femmes du 2^e centre néo-zélandais de convalescence de l'hôpital de Kalavere

Quand, le 23 septembre 1943, le premier contingent d'auxiliaires féminines est arrivé au 2^e centre de convalescence, le camp était en cours de construction. Le lieutenant-colonel J.H.H. Wood était responsable du personnel féminin et ses mots d'ordre étaient : « Travaillez dur mais amusez-vous aussi de bon cœur » et « Priorité aux malades ». Ceux-ci étaient classés selon leur état. L'animation du soir faisait partie de la campagne de remise en forme et tous les personnels se devaient d'y participer. Les distractions étaient diverses : films, concerts, pastiches des sessions du Parlement, débats,

chorales, lotos, cours dispensés par le service de la formation de l'armée et bals.

Croyez-moi, ces filles savaient danser ! Elles dansaient sur des plaques de béton avec, au-dessus de leurs têtes, les niaoulis illuminés par les lampes multicolores ; elles dansaient sur des parquets rugueux, elles dansaient sur le gravier ; rien qu'en dansant, elles ont fait des milliers de kilomètres avec des hommes qui savaient danser, avec d'autres qui ne savaient pas et qui « n'avaient pas vu une femme blanche depuis douze mois ». Elles dansaient avec le colonel, avec le convalescent (qui avait quelquefois un bras dans le

plâtre) et le cuisinier. Le lundi était le jour des crèmes glacées et de la douche chaude. La douche mobile arrivait et était installée près de la rivière. Elle était entourée d'une bâche et, par groupes, les auxiliaires recevaient l'eau comme une bénédiction. « Êtes-vous prêtes ? » demandait le préposé à la pompe. « L'eau arrive ». Une minute pour se mouiller, une minute pour se savonner et une minute pour se sécher.

Femmes affectées au Kiwi Club

Le 20 décembre 1943, le sous-lieutenant Partridge et 47 auxiliaires féminines de tous rangs sont arrivés de Nouvelle-Zélande pour servir au *Kiwi Club*. À ce moment-là, le club n'était pas terminé et elles ont été affectées au centre d'entraînement pour aider au club de Bourail. Il a fallu encore quelque temps avant que le *Kiwi Club* ne soit prêt à fonctionner et il n'a été ouvert que le 14 avril 1944. Juste avant l'ouverture, le détachement a quitté le centre d'entraînement pour ses nouveaux quartiers sur la plage de Bourail afin d'être prêt pour le grand jour. Il y a eu fort à faire pendant ces quelques jours : préparer les rideaux, installer les foyers et préparer l'hébergement des premiers permissionnaires. Le club jouissait d'un emplacement idéal sur la plage, avec les vagues du Pacifique à quelques mètres des portes. Les auxiliaires y assuraient les mêmes tâches qu'au club de Bourail et il ne leur a pas fallu longtemps pour s'installer dans leurs nouveaux quartiers. C'étaient des logements préfabriqués comme ceux de tous les autres détachements. La distraction préférée des auxiliaires était bien évidemment le surf et la natation. Le soir, lorsqu'il n'y avait pas de bal, des feux allumés sur la plage en ravissaient plus d'une et elles entonnaient des airs populaires accompagnés par le ressac. Les animaux de compagnie étaient très populaires auprès du détachement et il y en avait plusieurs : Bambi, un faon qui s'est rapidement habitué à la gentillesse de l'unité, Kiwi, un chiot grassouillet et malin, puis Agnès et Junior, deux adorables chatons blancs.

En dépit de sa courte existence, le détachement a accompli un travail formidable et bon nombre de *Kiwis* de retour du front, éprouvés par les combats, se souviennent avec gratitude de la paix, de la quiétude, des bons moments et de l'excellent service qu'ils y ont trouvé. Quelques chiffres donnent une idée de la somme de travail effectuée par le personnel : celui-ci a servi 42 287 repas chauds et 39 378 petits déjeuners et collations. Ces chiffres ne prennent pas en compte les milliers de personnes servies à la buvette glacier du club. Ils n'incluent pas non plus les milliers de visiteurs qui envahissaient la plage le week-end et à qui le personnel du club servait des petits déjeuners, des déjeuners et des collations. Près de 3 000 officiers, infirmières, auxiliaires, sous-officiers et hommes de troupe ont profité de leurs congés pour venir au *Kiwi Club*. Celui-ci a fermé définitivement ses portes le 5 août 1944 et deux jours plus tard, le personnel rejoignait le 4^e hôpital général néo-zélandais à Dumbéa afin d'y attendre son embarquement pour la Nouvelle-Zélande.

Tous les détachements d'auxiliaires féminines avaient les mêmes conditions de vie en Nouvelle-Calédonie. En dépit des distances qui les séparaient les uns des autres, le climat était le même : une chaleur éprouvante pour les filles habituées au climat tempéré de la Nouvelle-Zélande. Mais peu à peu elles s'en sont accommodées. Aucune pourtant n'a pu rester indifférente à cette calamité permanente qu'était le moustique. On utilisait les moyens de lutte habituels, accessibles à toutes, comme les moustiquaires et les

répulsifs. L'efficacité des crèmes antimoustiques n'était pas mise en doute mais elles avaient leur inconvénient : l'homme, pas plus que cet insecte omniprésent, n'aimait leur odeur. Comme le faisait tristement remarquer une jeune femme revenant d'un pique-nique au clair de lune : « Personne ne s'est approché de moi ! ». Nous avons lu des publicités qui reprenaient les mêmes mots !

Pendant le séjour de la compagnie en Nouvelle-Calédonie, les filles ont participé à deux défilés lors de cérémonies à Nouméa. Le premier a été à l'occasion de l'Armistice en 1943, lorsque le gouverneur général de Nouvelle-Zélande, Sir Cyril Newall, a passé les troupes en revue. Le second s'est déroulé le 22 février 1944 en l'honneur du retour d'Afrique des volontaires de la France libre et a eu lieu en présence du gouverneur général de la Nouvelle-Calédonie. Chaque détachement a envoyé des auxiliaires pour ces deux défilés et on les a félicitées pour la bonne tenue et l'application dont elles ont fait preuve. Quand est venu le moment du retour, le détachement du *Kiwi Club* a rejoint les autres, au 4^e hôpital général de Nouvelle-Zélande à Dumbéa, pour attendre le moment d'embarquer. La compagnie des auxiliaires féminines a réellement cessé ses activités un mois après le départ de l'arrière-garde, en septembre 1944, lorsque les dernières auxiliaires féminines de l'armée néo-zélandaise ont quitté la Nouvelle-Calédonie.

Les Femmes du comité du Fonds National Patriote

Le Fonds National Patriote, le Nat Pat comme on l'appelait, était un des services sociaux de la 3^e division. Sa logistique sur le terrain, la Y.M.C.A, était une organisation caritative constituée de volontaires qui, en accord avec le gouvernement néo-zélandais, coordonnait l'action d'autres organisations philanthropiques telles que l'Armée du Salut, l'aumônerie militaire, le comité catholique de l'armée, le conseil commun de l'Association de Saint Jean et de la Croix-Rouge néo-zélandaise. Toutes ces organisations ont rendu d'incalculables services pendant la guerre de 14-18. Cette coordination était indispensable pour éviter que les actions ne se chevauchent. Pour la 3^e division, il avait été décidé, dès le départ, que la Y.M.C.A. fournirait des bénévoles.

L'ART DANS L'ENFER DE LA GUERRE : LE NOSE ART OU DES JOLIES FILLES POUR LE MORAL DES TROUPES

par Lynda Talbi

R

représentation féminine sensuelle aux courbes flatteuses, nudité suggérée et humour décalé, la *pin-up* est l'icône indissociable de l'aviation de la Seconde Guerre mondiale.

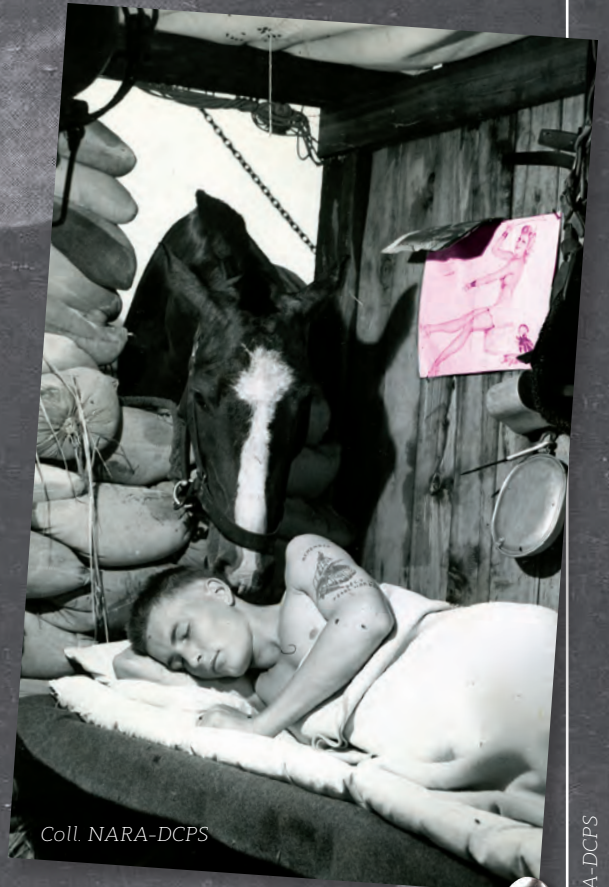
Dès le début des années 1940, le mot anglais *pin-up girl*, signifiant « jeune fille épinglée [au mur] », est utilisé pour décrire les représentations artistiques ou photographiques de femmes posant de manière attirante. À cette époque, elles apparaissent sur les magazines, les journaux, les posters, les calendriers ou les petites vignettes à collectionner. Elles connaissent alors un très large succès auprès de la population mais surtout chez les militaires américains lors de la Seconde Guerre

mondiale, où les représentations de *pin-up* étaient fréquentes dans les paquetages. L'hebdomadaire *Yank, the Army Weekly* publié par les Forces armées des États-Unis et destiné aux soldats, marins et aviateurs servant en dehors du pays, participe à leur popularisation. Pour le bien-être des troupes, cette publication gouvernementale utilise la *pin-up*, souvent stéréotypée, pour représenter la femme idéale. Elle rassure les soldats sur leur virilité et comble leur manque affectif. Souvent très loin de chez eux et de leurs *girlfriends*, ils ont besoin d'une présence féminine, même picturale. Les *pin-up* ont considérablement servi à dynamiser le moral des soldats en leur rappelant pourquoi et pour qui ils se battaient. Dans l'aviation militaire, les pilotes faisaient peindre le fuselage de leur

avion à l'effigie des *pin-up* : il s'agit alors du *Nose art*. Parfois, les avions sont baptisés du nom de la *pin-up* qui les décore. On les retrouve aussi sur les blousons d'aviateur. Pour pallier l'absence de femmes des terrains d'aviation durant la guerre, la *pin-up* endossait le rôle d'infirmière, de secrétaire, de vahiné, de squaw ou de walkyrie. Généralement, les mécaniciens ou pilotes chargés de les peindre avaient beaucoup d'inspiration et la hiérarchie militaire tolérait cet art parfois à la limite des bonnes mœurs. Le *Nose art*, visant à se démarquer de la rigueur militaire, existait déjà auparavant avec des messages humoristiques ou provocateurs. Additionnés à des *pin-up* sexy, ces avertissements lancés aux ennemis étaient sans équivoque. D'autant qu'ils



étaient fréquemment accompagnés d'un missile, d'un obus ou d'un pistolet dans les mains de la jolie fille. Après la guerre, les *pin-up* sont loin d'être oubliées. Elles signent leur âge d'or dans les années 1950, essentiellement aux États-Unis. Leur succès continue jusque dans les années 1970 où elles sont très présentes dans la publicité. Leur mode disparaît progressivement suite à l'apparition de magazines érotiques comme *Playboy*. D'ailleurs, tout comme les *pin-up* soutiennent les soldats durant la Seconde Guerre mondiale, les *Playmates* soutiennent les GI's au Vietnam. Aujourd'hui, depuis que certains artistes les ont remises au goût du jour, un regain d'intérêt se produit pour ces égéries à travers la mode et les magazines.



Coll. NARA-DCPS



Coll. NARA-DCPS

Loi de chez soi, dans un monde presque exclusivement masculin, quoi de mieux que des dessins de femmes pour garder le moral ? Coll. NARA-DCPS



DESTIN JAPONAIS, FEMMES ABANDONNÉES

Coll. Matumoto

E

n août 1941, la communauté japonaise de Nouvelle-Calédonie compte environ 1 192 personnes : 1 074 hommes et 52 femmes d'après le *Bulletin du Commerce* d'août 1941.

Au lendemain de l'attaque de la base de Pearl Harbor (Hawaï), tous les ressortissants japonais sont arrêtés (émigrés venus sous contrat ou venus s'installer librement). Parmi eux des femmes et enfants, dont les « *Tatura Kids* » terme consacré par l'artiste photographe Mutsumi Tsuda pour désigner ces enfants issus de couples japonais nés en Nouvelle-Calédonie ou au camp australien de Tatura. Ces femmes et enfants appartiennent à la seconde migration des résidents japonais qui arrivent en couple – ou cas exceptionnel, femme seule avec

enfants, tel est le cas de Berthe Rosalie Kitazawa-Fouque – entre 1920 et 1940. Ces émigrés sont des représentants de sociétés et plus souvent des commerçants. 1 117 d'entre eux seront déportés par quatre convois successifs dans des camps en Australie.

Par ailleurs, près de 250 Japonais avaient des épouses ou concubines d'origines diverses : européenne, indochinoise, indonésienne, néo-hébridaise ou kanak. Celles-ci demeurent en Nouvelle-Calédonie tandis que leurs conjoints sont déportés dans les camps d'internement australiens. Le destin de ces femmes est tragique : elles doivent faire face à leur solitude, continuer à élever leurs enfants alors qu'on les a dépouillées de leurs biens, de leurs sources de revenus et doivent affronter l'opprobre publique pour avoir été la femme de l'ennemi...

PORTRAIT

Marcelle Ushi



Photographie de Dominique Roberjot, coll. ADCK-Centre culturel Tjibaou

*J*e m'appelle Marcelle Ushi et suis née le 9 mars 1924 à Ponérihouen. Mon père était japonais, mon mari aussi. Je l'ai rencontré dans mon village où il pratiquait la pêche aux trocas et venait rendre visite à mon père. Nous sommes restés pratiquement deux ans ensemble et puis il y a eu la guerre. Je crois que mon mari et mon père ont été emprisonnés à Nouville et sont ensuite repartis au Japon. Toutes les maisons ont été saisies par l'État : un monsieur nous a emmenés jusqu'à la Tchamba où se trouvait une propriété, appartenant à des Japonais, qui était à vendre. Nous sommes restés là-

bas avec interdiction de sortir. On nous a fait peur en nous disant : "Il y a les Américains ici. Il faut faire attention parce qu'ils sont capables de vous violer". Alors, nous ne sortions pas. [...] Heureusement, l'État nous a donné à manger, c'était le principal. Nous étions quatorze frères et sœurs. Les derniers étaient des jumeaux qui sont nés là-bas. C'est moi qui ai aidé ma mère à accoucher. J'avais 18 ans mais je tremblais parce que c'était la première fois que je faisais une chose pareille. [...] C'était dur pour nous, en particulier pour ma mère. »

Extrait de *Parole de vieux*, Dominique Roberjot et Christine Della-Maggiara, Latitude 21, 2011

PORTRAIT

Rosalie Berthe Kitazawa-Fouque

(1890 -1959)



R

osalie Berthe Fouque, née à Tokyo le 5 mai 1890, de père français et de mère japonaise,

a reçu dès sa plus tendre enfance une éducation des plus soignées dans le Japon des années 1900. Elle épouse un artiste, Eijo Kitazawa, qui lui donne cinq enfants portant des prénoms français et japonais : Ernest- Nagahiro, Georges-Jouji, Catherine-Kazuko, Judith-Yoko, Marguerite-Takako. Afin de gérer les propriétés minières calédoniennes de la famille Fouque, Rosalie Berthe, femme d'affaire entreprenante, vient s'y installer en 1937 en compagnie de trois de ses enfants. À une époque où le rôle de la femme est encore au foyer, cette battante mène de front, avec brio, la gestion la société Calédo-Nikko et l'éducation de ses enfants auxquels elle inculque trois langues qu'elle-même parle couramment : le français, l'anglais et le japonais. Profondément catholique, elle les élève dans le respect

À Nouméa en 1939, Jacqueline bébé entourée de sa grand-mère Rosalie Berthe et de sa mère Kay, coll. Laroque



Rosalie Berthe, à gauche de l'évêque, Mgr Panico, avec ses filles Takako ainsi que Kay, tenant la petite Jacqueline, au camp de Tatura, en Australie, vers 1944, coll. Laroque

de Dieu, des hommes et de la patrie. « *Quand on arrive au monde, disait-elle à sa petite-fille Jacqueline, on est nu, comme quand on en part. Aussi ne juge jamais les gens sur leur peau ou des signes extérieurs mais sur la générosité du cœur qui est la seule qui soit. Reste humble car la vie peut t'apporter beaucoup et reprendre autant, que ce soit tes biens, ta santé ou ceux que tu chéris.* » Femme cultivée et empressée à faire connaître le Japon, Rosalie Berthe reçoit le Tout-Nouméa dans son salon à la Vallée-des-Colons. Au lendemain de l'attaque de Pearl Harbor, le 8 décembre 1941, la population japonaise, si bien admise au sein de la société calédonienne, devient l'ennemi à abattre. Rosalie Berthe, considérée comme espionne, sera la seule femme internée sur l'îlot Freycinet tandis que les autres Japonaises sont incarcérées, avec leurs enfants, à Nouville avant de rejoindre le camp de Tatura en Australie. Kazuko dit Kay, bien que citoyenne française par son mariage avec Jacques Mouren, est elle aussi inquiétée. La nuit, sa porte est « caillassée » et la police lui conseille de partir en Australie. Ainsi, Rosalie Berthe avec son fils, ses deux filles et sa petite-fille Jacqueline, âgée d'un an, embarquent sur le *Cap des Palmes* le 19 janvier 1942. Takako doit, elle, laisser sa fille âgée d'à peine un mois à Nouméa. Emma, privée de lien maternel, ne verra qu'une seule fois sa mère une cinquantaine d'années plus tard.

Au camp de Tatura dans l'état du Victoria, bénéficiant de l'aide de la *Red Cross*, la famille vit des jours sans chaos, sauf lors de l'annonce du décès du mari de Rosalie Berthe, au Japon. Trilingues, la mère et ses filles font office d'interprètes.

En 1946, à la fin de la guerre, comme la plupart des Japonais internés, Rosalie Berthe regagne le Japon, à bord du *Koei Maru*, avec son fils et sa fille Takako. Kay et la petite Jacqueline, espérant retourner en Nouvelle-Calédonie, demeurent en Australie.

Rosalie Berthe retrouve, à son grand étonnement, sa grande maison carrée, la seule du quartier à ne pas avoir été détruite. Elle la réaménage avec un espace japonais pour recevoir, et un autre, plus occidentalisé, pour y vivre. Quatre de ses enfants s'y installent : Ernest et sa famille, Georges, Takako, Judith et ses deux fils – son mari étant mort pendant la guerre. En 1950, Kay les rejoint avec sa fille Jacqueline. Son mari, Jacques Mouren, travaillait à l'ambassade de France au Japon. Ce sont alors les plus belles années : la famille, unie, vit une vie trépidante à Tokyo où l'armée américaine offre mille possibilités (collège international huppé etc...) et propose de très nombreuses distractions. Voyages et compétitions se succèdent : Jacques Mouren défiera d'ailleurs en natation les troupes américaines.

Qu'il est difficile de repartir à Nouméa, en 1954, quand Jacques doit reprendre les affaires familiales ! Pas de télévision, pas de structures sportives, une petite ville bien terne... Rosalie Berthe, se souvenant avec effroi des derniers mois vécus à Nouméa, n'a de cesse de dire à sa fille :

« *Laisse-moi ma petite-fille Jacqueline. Je ne veux pas qu'elle vive ce que j'y ai vécu...* » Mais les Mouren rentrent tous ensemble sur le Caillou et ne seront pas là quand Rosalie Berthe s'éteint en 1959. Son corps est inhumé au pied du mont Fuji.



*Il y a plus inconnu
que le soldat inconnu : sa femme !*

1942-1945

Quotidien au féminin sous les bannières étoilées

Petite chrono

8 mai 1945 :

capitulation de l'Allemagne,
fin de la guerre en Europe

12 septembre 1945 :

capitulation du Japon,
fin de la guerre dans le Pacifique

1946 :

départ des troupes alliées
de Nouvelle-Calédonie

21 mai 1946 :

retour des volontaires du Bataillon
du Pacifique par le *Sagittaire*

CALÉDONIENNES PENDANT LA PÉRIODE AMÉRICAINE

par Karine Piequet



Il est impossible de réduire à une figure-type la diversité de la population féminine de la ville, à cette époque comme à toute autre.

Cependant, la fraternisation est rapide malgré le barrage de la langue. Elle est plus facile pour les hommes que

métier et loisirs amènent au contact des troupes alliées, mais les Calédoniennes sympathisent aussi avec les Alliés grâce à leurs frères ou maris tout d'abord, qui ramènent le soir à la maison officiers et soldats rencontrés dans la journée. Un bon nombre d'entre elles sont amenées dans la



Sur la place des Cocotiers en 1943, coll. NARA-DCPS

vie de tous les jours, par le biais d'un poste occupé ou d'un emploi exercé, à fréquenter les Américains. Certaines travaillent pour eux, car hormis les 113 nurses arrivées avec la « *Poppy Force* » (renforcées l'année suivante par un contingent de 180 autres infirmières), et malgré la présence

des auxiliaires volontaires de l'armée américaine (Women's Army Auxiliary Corps), il reste des postes à pourvoir pour servir les forces armées : postes de vendeuse par exemple, au PX (Post Exchange) Ménard à l'Anse-Vata, qui propose aux soldats et aux

sucrieries... ou bien encore secrétaire d'un officier américain pour celle qui pratique la langue de Shakespeare... On réclame même, dans *La France Australe* du 17 novembre 1942, « *une très bonne cuisinière européenne, pour faire la cuisine chez un général américain, pour lui et trois ou quatre membres de son état-major...* » Le salaire est très bon et il faut s'adresser à l'aide de camp du général-commandant, hôtel du Pacifique, nous précise-t-on encore...

Hormis ces postes fournis par l'armée américaine, d'autres emplois se créent pour faire face aux besoins de cette armée qui a investi la ville : le « *Jus de Fruit du Soldat* » et le « *Sandwich du Soldat* », rue Georges Clémenceau, proposent aux Alliés boissons et petite restauration et ceci, nous apprend un article de *La France Australe* daté du 26 septembre 1942, avec « *... un accueil affectueux et toujours souriant qui leur est réservé...* » Bien plus que des débits de sandwiches et de boissons, ces deux organismes sont aussi des œuvres de charité. Madame Bourgeau, épouse du Secrétaire Général, est d'ailleurs la présidente du Comité de direction du « *Sandwich du Soldat* », et les bénéficiaires sont largement distribués à différentes bonnes œuvres de la colonie : toujours en septembre 1942, *La France Australe* nous apprend que 26 000 francs ont été distribués par cette organisation au profit des aliénés de Nouville. De plus, ces deux organismes assurent la subsistance du « *Foyer du Soldat* ».



Madame Banu accueille les GI's, 1942, La Foa, coll. NARA-DCPS

Il n'est pas question, ouvertement tout au moins, de s'enrichir par le commerce avec les Alliés... Et pourtant, certains ont su profiter de la présence des Américains pour fonder de grandes fortunes : par le biais de la coopération (ceux qui travaillaient avec ou pour les Américains avaient de bons salaires) ou bien encore par le marché noir inévitable et portant avant tout sur l'alcool de mauvaise qualité vendu aux soldats... Enrichissement

personnel certes, mais aussi enrichissement général de la colonie par le développement de diverses infrastructures : routes, aérodromes, engins (pelleteuses, bulldozers...) sont en effet des apports américains.

Lorsque l'on demande aux femmes qui ont vécu cette période de nous apporter leur témoignage quant à leur vie, une phrase revient régulièrement : « On était beaucoup plus libres »...

que pendant la période précédente. Libres de travailler, surtout pour celles qui devaient assurer leur subsistance et celle de leurs enfants lorsque l'époux était parti se battre, ou simplement aider leur famille car il ne faut pas oublier que pour la population calédonienne, la guerre voulait avant tout dire rationnement et restriction, même si elle bénéficiait dans une certaine mesure de largesses des amis américains : vêtements, alimentation... Il y avait tout de même une économie à deux vitesses dans la colonie, situation contre laquelle le gouvernement s'est d'ailleurs élevé, arguant que l'afflux de monnaie américaine provoquait une inflation que les petits ménages ne pouvaient suivre. Plus libres de s'amuser ensuite, en participant notamment aux bals et galas de la *Red Cross* qui avait ouvert un grand centre de distractions en pleine ville :

chaque arrivée de bateau allié, chaque fête carillonnée étaient le prétexte à réjouissances... Tout près se situait le *Triangle Garden* : seul lieu où les Alliés pouvaient consommer de l'alcool légalement (en l'occurrence, de la bière d'où son surnom de beer garden). Le *Triangle Garden* accueillait également des matchs de boxe et de catch, bien sûr plus spécifiquement réservés aux hommes.

Sur le chapitre de la liberté, on pourrait conclure tout simplement en rappelant que la cohabitation avec les troupes américaines a aussi signifié l'apparition de l'*American way of life*, tout de décontraction, dans une société jusqu'alors extrêmement conformiste. Il y avait peu de contacts entre soldats français et troupes américaines.



Les sœurs missionnaires de Marie, dont sœur de Mijola, reçoivent dans leur classe la visite des soldats alliés, coll. NARA MDVN

En fait, les contacts avaient plutôt lieu entre familles et officiers, entre jeunes filles et femmes, toujours chaperonnées et GI's ou officiers... Les GI's étaient volontiers accueillis dans les foyers calédoniens et semblaient apprécier eux-mêmes de retrouver par ce biais un semblant de vie de famille : dans le numéro de *La France Australe* daté du 1^{er} décembre 1942, une petite annonce

nous signale que trois officiers de marine américains recherchent « logement et un ou plusieurs repas journallement dans une famille française à Nouméa... » Accueillir un ou plusieurs militaires américains dans le cercle familial était un geste dicté par la reconnaissance, mais ce n'était pas vécu comme un devoir : les troupes américaines, obéissant en cela aux ordres qui leur étaient donnés, ont fait leur maximum pour que les relations avec les civils calédoniens se passent au mieux... « Gentils », « toujours prêts à rendre service », voilà comment étaient perçus les GI's dans leur ensemble. Quant aux jeunes filles et jeunes femmes de la « bonne société » calédonienne, elles étaient réellement privilégiées : vers 17-18 heures, les militaires américains venaient les chercher à leur domicile avec un chaperon pour les emmener en voiture aux fêtes qui étaient données, puis ils les raccompagnaient à l'issue de celles-ci vers 22 heures. Aucune jalousie de la part des soldats et marins français, car les jeunes filles participaient de façon analogue aux bals donnés par la Marine et par l'armée française... Elles étaient donc seules à *frayer* avec les deux mondes ! Les Américains étaient très corrects : dans le petit manuel qui était remis au GI dès son arrivée dans la colonie, il lui était bien recommandé de « respecter la tranquillité des femmes »... Bien sûr, certains essaient bien de serrer les

« grandes filles » d'un peu plus près à la sortie des écoles, mais les choses n'allaient jamais plus loin, et ce d'autant plus que les Military Police (M.P.) ne badinaient pas avec la discipline : les soldats étaient très « *tendus* », l'ordre régnait en Nouvelle-Calédonie durant la guerre.

Immanquablement, une « maison rose » locale a fait son apparition en 1943... Cette maison, située rue Paul Bert à la deuxième Vallée-du-Tir, et dont les pensionnaires étaient des femmes calédoniennes, était connue, et d'autant plus acceptée par la population féminine locale que l'accès en était réservé aux troupes alliées... Il est passablement difficile par contre d'évaluer l'importance de la prostitution diffuse entre la population domestique employée dans les familles nouméennes et les Alliés : elle relève d'ailleurs plus de la « bonne fortune » provoquée par quelques cadeaux que d'une prostitution organisée... Elle se laisse deviner à travers des anecdotes encore racontées de nos jours, mais n'a laissé que peu de traces dans l'histoire officielle de cette période.

En mars 1944, les campagnes alliées dans le Pacifique Sud prennent fin. Désormais trop éloignée du théâtre des opérations pour servir de base arrière, la Nouvelle-Calédonie voit partir peu à peu les forces alliées jusqu'en février 1946, date du retrait

définitif. Les Américains laissent derrière eux une colonie équipée en routes, en aérodromes, en châteaux d'eau, en matériel divers... Ils ont réalisé en deux à trois ans et en temps de guerre ce que presque un siècle de présence française n'avait pas réussi à faire...

Des liens très forts se sont noués entre certaines jeunes filles et des GI's durant leur présence dans la colonie. Ces liens, concrétisés par des mariages ont abouti à leur expatriation vers le sol américain... Mais ces mariages furent peu nombreux si on les rapporte au nombre de GI's sur le territoire durant ces quelques années et au nombre de jeunes filles à marier présentes dans la colonie.

Au-delà des vestiges matériels de cette période, il nous reste avant tout la nostalgie de l'âge d'or qu'a représenté la « période américaine » du territoire.



*Même pendant la guerre, la vie continue :
l'institutrice et ses élèves à l'école
de Boulouparis, le 2 septembre 1944,
coll. NARA-DCPS*

PORTRAITS

Cœcilia Dequen-Brun

(1927)



Coll. Cœcilia Brun

En 1939, Cœcilia habite avec ses parents à la Vallée-des-Colons et, du haut de ses 12 ans, se rend chaque jour à l'école des sœurs de Saint Joseph de Cluny, en centre-ville. Quel n'est pas son inquiétude lorsqu'elle apprend en septembre, au moment de la déclaration de guerre, que son père, le capitaine Dequen, officier de réserve, doit organiser la mobilisation puis former les hommes avant leur départ au front ! Elle vit alors dans l'angoisse constante de le voir partir pour un théâtre d'opérations dont tous, depuis le premier conflit mondial, gardent en tête de douloureux souvenirs. Après l'armistice de juin 1940, les nouvelles de France, où vivent ses grands-parents, se font rares et difficiles. Un courrier de 26 mots, envoyé via le Vatican, arrive après de longs mois de voyage. La réponse, de même longueur, prendra le même trajet avec la même durée. À Nouméa, la crainte d'une invasion japonaise persiste. Heureusement, l'invasion sera finalement américaine et suscitera une véritable révolution dans la ville : hommes et engins de toutes parts, distractions à gogo. Cœcilia en profite : elle se rend à des bals, fréquente les cinémas et se fait opérer des yeux. Des soldats américains viennent souvent chez ses parents car on y parle anglais. La fillette se souvient aussi des convois de camions transportant des avions du port à la base de Magenta. La route coloniale, qu'elle emprunte pour aller à l'école, est alors fermée, ce qui lui donne une excuse imparable quand elle arrive en retard en cours : « *La route était barrée pour convoi exceptionnel !* ».

Michelle Dubois

(1932)



Michelle entourée de ses amis, coll. Dubois

Pendant la guerre, Michelle habite avec ses parents au Faubourg-Blanchot. Comme nombre de familles calédoniennes, la sienne accueille, le temps d'un repas ou d'un café, des Américains. Elle se souvient de la joie de deux GI's d'origine mexicaine à qui son père donna un avocat. Deux autres de Chicago venaient souvent. Ils étaient spécialistes des radars : le premier, d'origine polonaise, était surnommé Stocky et le second, parlant français, s'appelait Léonard. Ils étaient basés au camp situé à la Baie-des-Citrons et raffolaient des œufs au plat que Camille, la maman de Michelle, leur préparait. Il faut dire que l'armée américaine cuisinait

la plupart du temps des œufs en poudre ! Une infirmière qui logeait au camp proche du Château Royal venait aussi chez eux. Pour remercier la famille de son hospitalité, elle offrit à Michelle une paire de chaussures blanches à lacets. La fillette délaissa donc ses souliers en bois et se fit remarquer par la maîtresse de retour à l'école. L'accès à la plage était surveillé, ce qui n'empêchait pas les militaires français d'espionner les jolies infirmières du haut des canons du Ouen Toro. Ceux-ci avaient été donnés par les Australiens et installés par les hommes de la milice, au nombre desquels figurait le père de Michelle.

PORTRAITS

Josette Dalmeyrac-Frogier (1925)

Lors du défilé pour célébrer la victoire le 8 mai 1945, coll. Frogier



En 1940, à la déclaration de guerre, Josette était en 3^e au collège Lapérouse. Elle se souvient que chaque matin, comme dans toutes les écoles publiques, les élèves, avant d'entrer en classe, se rangeaient dans la cour et assistaient au lever du drapeau tricolore et du fanion bleu avec la croix de Lorraine.

En 1942, lors de l'arrivée de l'*US Army*, leur établissement étant réquisitionné pour loger les soldats calédoniens mobilisés. Les élèves du collège ont occupé les locaux de l'école Russier. Mais pour certains cours à effectif léger, ils se déplaçaient à la Chambre de commerce qui était son emplacement actuel mais dans une architecture de style colonial.



Fête de Noël chez les Dalmeyrac pendant la guerre du Pacifique en compagnie de soldats américains, coll. Frogier

Noëlline Mediara (1929)

Noëlline Mediara est née en 1929 dans la tribu de Oupoin, à 25 kilomètres de La Foa. Son père, ancien combattant de la guerre de 1914-1918 décoré de la Croix de Guerre, devient tout naturellement responsable de la milice civique qui se crée dans la tribu. L'installation des troupes australiennes puis américaines, à proximité de la tribu, permet aux habitants de faire du commerce de produits agricoles. *« Ma mère leur vendait des bananes mûres et des ananas. Elle faisait aussi du fromage. Ils payaient avec des dollars ou des petites pièces. »* se souvient Noëlline.



Coll. DCPS

Pauline Nehiti (1926)



Coll. DCPS

Pauline Nehiti est née en 1926, à la tribu du col d'Amieu où son père est petit chef. À cette époque, il n'y avait ni eau courante, ni électricité, ni école. Aussi, à l'âge de 10 ans, elle part à l'internat des filles de la mission catholique de Canala pour suivre une scolarité. Celle-ci sera, selon elle, surtout consacrée à la production maraîchère pour fournir l'armée américaine. *« Quand les convois venaient chercher les légumes cultivés à la mission, on se sauvait et se cachait, se souvient-elle, on avait peur. »*

PORTRAITS

Terrat Rosa Otolose

(1925)

»

Je m'appelle Terrat Rosa Otolose et suis née le 5 avril 1933 à Hahake, à Wallis et Futuna. Nous étions vraiment malheureux là-bas. Quand les Américains sont partis, je me rappelle dans quel état était la mission : la nourriture manquait

car pendant le temps de leur présence, plus personne ne travaillait. Déjà que c'était une île qui n'avait pas beaucoup de forêts ! Ils ont tout envahi et à la fin de la guerre, nous avons vécu une vraie famine. »

Extrait de Parole de vieux, Dominique Roberjot et Christine Della-Maggiara, Latitude 21, 2011



Photographie de Dominique Roberjot, coll. ADCK-Centre culturel Tjibaou

Edmée Varin-Rolland

(1903-1944)



Comme bien des dames de la ville, Edmée Varin offre ses services bénévolement à l'ouvroir de la Red Cross, coll. Amiot

Edmée Varin fait partie de la première promotion de jeunes filles admises au baccalauréat en 1921. Aussi, en 1939, lorsqu'il s'agit de remplacer les professeurs mobilisés ou bloqués en France par la rupture des liaisons avec la métropole, elle devient professeur d'anglais, d'histoire et de géographie au lycée Lapérouse. Puis en 1942, lors du débarquement des premières troupes américaines à Nouméa, elle sert comme interprète, effectue des traductions d'articles de personnalités américaines dont les idées peuvent intéresser les Français. Très bonne pianiste, elle accompagne chorales et solistes et plusieurs

fois des artistes américains de passage pour des spectacles aux armées.

Ces multiples occupations ne l'empêchent pas de suivre avec attention l'évolution du conflit en France et d'en entretenir ses élèves. En juillet 1944, au moment où allait commencer la Libération, elle leur disait : « Voici qu'il est fait, le premier pas sur le sol national pour la libération de cette France si chère. Bientôt c'est sur l'Arc de triomphe que flotteront nos trois couleurs. Cette année nous aurons plus de joie que l'an dernier à entendre la Marseillaise à la distribution des prix. » Hélas, le 26 novembre 1944, elle est emportée par un mal aussi implacable qu'imprévu.

26 MOTS POUR LE QUOTIDIEN

Absence



Prologue du spectacle donné par les femmes des volontaires pour le retour de leur mari, fils, frère, en 1946 au foyer du temple protestant

« Dans le programme d'accueil que nous vous réservons aujourd'hui, est inscrit un intermède à votre intention. Vos amis ont pensé, en le préparant, qu'on pourrait essayer de retracer - quelle prétention, n'est-ce pas ? - les sentiments qui les ont animés au

fur et à mesure que se déroulait votre épopée.

Ceux qui sont restés réalisent d'une façon bien insuffisante l'ampleur du chaos que vous avez vécu et dont nous n'avons eu ici qu'un faible écho. Mais c'est du chaos de nos sentiments dont nous nous efforcerons de vous entretenir ce soir ; une ébauche, un tableau, une touche tâcheront de créer pour vous l'essentiel des jours clairs et des jours sombres qui se sont succédés depuis votre départ. »

Bébé

« Ma sœur a eu un bébé avec Nicolas Vincent, un Américain. Ils ont fait les papiers de reconnaissance parentale et ont même décidé que si c'était un garçon, il aurait tel nom, et si c'était une fille, elle aurait tel nom ! Ça a été un garçon : Richard, né à l'hôpital de La Tontouta, sans la présence du père parti au combat. N'ayant plus de nouvelles et le pensant décédé, ma sœur s'est alors mariée avec Marcel Fricotté. Il a reconnu Richard et lui a donné son nom alors que depuis 8 ans il s'appelait Richard Vincent. Elle ne pensait plus revoir son GI et, bien, il est revenu, il est revenu voir son fils ! Puis, il est reparti promettant de revenir. Malheureusement, il était malade. Aussi je suis allée avec ma sœur en Amérique. Nous sommes restées chez lui : il était bien fatigué. Quelques temps après notre départ, il est décédé, il avait le cancer ! »

Henriette Latoupie

— Croix-Rouge —



Ouvrir de la Croix-Rouge où travaillent les Nouméennes telles Madame Ariège, femme du pasteur, fonds Ariège, coll. MDVN



Coll. Cécilia Brun

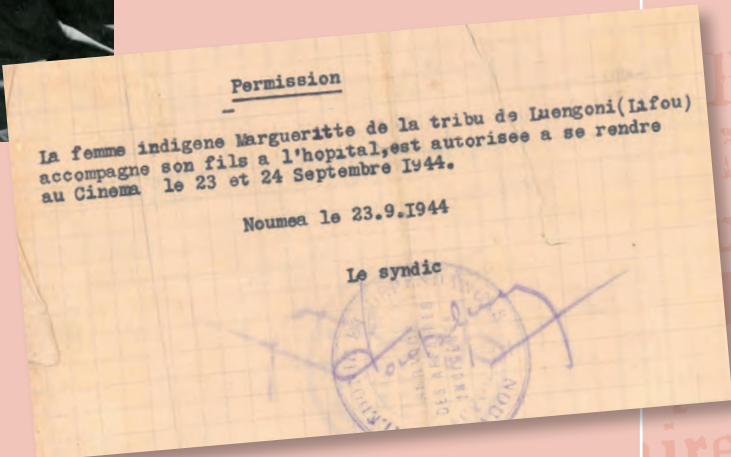
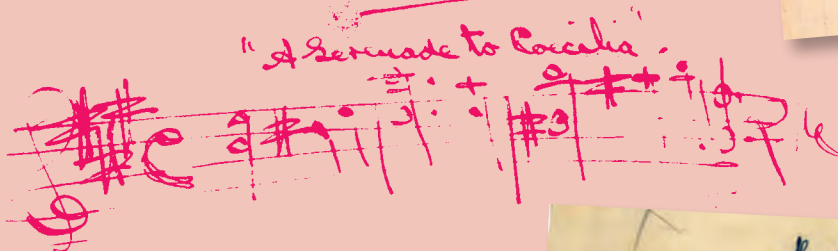
Distractions



La pièce Scandale dans les mers du Sud est jouée par de jeunes Nouméennes. On reconnaît mesdemoiselles Hagen, Beaumier et Mayet. Le bénéfice des entrées va aux œuvres de la Red Cross, coll. NARA-DCPS

1° My little friend
"Cocécilia"
With kind Remembrances of
Noumea and "you"
Always Remembered.
Jan Kubini.

Dédicace, coll. Cœcilia Brun



Permission pour aller au cinéma, coll. Louis-Georges Viale

Engagement

Monsieur

Je m'excuse tout d'abord de la liberté très grande que je prends de m'adresser à vous sans vous avoir été présentée. J'ai appris que vous acceptiez, toutes jeunes filles de bonne volonté, voulant s'engager comme "aide-infirmière" dans la "Croix rouge". Et j'ose, enfin, vous prier de bien vouloir m'admettre dans ce métier, car j'en ai le plus ardent désir, et j'espère vous donner satisfaction en bonne poète, fille attentive à "l'air de mon maître" selon la jolie devise des Infirmières.

Je suis bien jeune, Mon Capitaine, je n'ai que 18 ans. Mais peu importe, puisque je me sens, si courageuse et si capable dans ce métier si brillant.

D'autre part, je ne serai pas seule, car j'ai deux frangines qui vous ont écrit pour être acceptées dans ce métier.

Enfin, Mon capitaine, acceptez-moi, je serai si heureuse d'accomplir mon devoir.

En attendant de vous, avec réponse favorable
Bonne nuit, Mon Capitaine

Mes Respectueuses Salutations
Mademoiselle Hourine Hoccam
Sté. Luc Michel

Lettre au capitaine Dubois, 1941, coll. Louis-Georges Viale

26 MOTS POUR LE QUOTIDIEN

Funérailles

« Lors du départ du 1^{er} contingent, le 5 mai 1941, de nombreuses femmes pleuraient le départ de leur mari, de leur père ou de leur fils. C'était une grande émotion pour tous les gens présents. Le souvenir inaltérable et bouleversant que j'en garde est celui de Marguerite Griscelli, tenant son fils Paul de quelques mois dans ses bras et aussi celui de Olga Bernut, entourée de ses trois bambins, et son dernier-né (Marc) dans ses bras. Paul Griscelli eut la chance de connaître son père, mais pas Marc Bernut. Son père, Victor, fut tué au champ d'honneur. » Josette Frogier



Cimetière de Bir Hakeim, 1942, coll. Dalstein

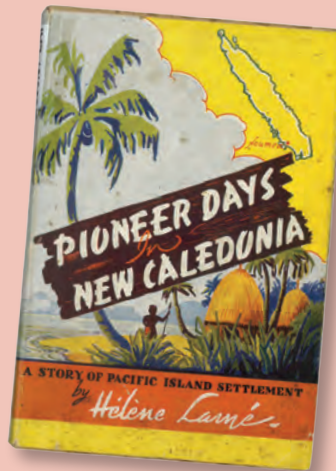
Gaullisme

« Seule ! Toute seule dans le home qui m'est si cher à cause de tous les souvenirs qu'il abrite et qui m'encerclent de leurs rondes, tour à tour joyeuses ou tristes, je songe. La journée est radieuse. Notre île possède la recette unique pour composer ces lumineuses journées en dosant savamment azur, rayons et brises. [...]

Quel contraste avec la désolation des villes dévastées par la guerre, des peuples ruinés, décimés par ce fléau !

Serons-nous épargnés jusqu'à la fin des hostilités, ou jaillira-t-elle l'étincelle qui suffirait à mettre le feu aux poudres dans le Pacifique, nous éclaboussant d'inévitables contrecoups ? De quoi demain sera-t-il fait ? Penchée à présent sur une photo du Général de Gaulle et sur un livre de prophéties, j'interroge l'avenir. De tout temps il a existé des prophètes, ces hommes doués d'un certain fluide leur permettant de pressentir les événements futurs. Parmi tant de prophéties, je m'arrête sur celles concernant la France dont les parties se sont déjà réalisées, authentifiant, pour ainsi dire le reste. Toutes prévoient un grand Chef. »

Hommage filial, documentaire calédonien, Hélène Lainé, Imprimeries réunies, Nouméa, 1942



Couverture de la version anglaise d'Hommage filial, faite pour les troupes alliées, coll. MDVN

Hospitalité

« Les Américains venaient, ils mangeaient. Ils nous apprenaient à jouer aux cartes, aux dominos et ils ont même appris à mes frères à jouer au cricket et à faire de la boxe. »

Elizabeth Brown, Les Mélanésiens et le temps des Américains, 1995, p 48



Les Calédoniens étaient parfois reçus par les Alliés, telle la famille Dubois conviée à bord d'un navire de l'US Navy où la table est dressée avec la vaisselle et les couverts de l'US Navy. Au fond, le personnel de service sourit à travers le passe-plat, coll. Ignatieff

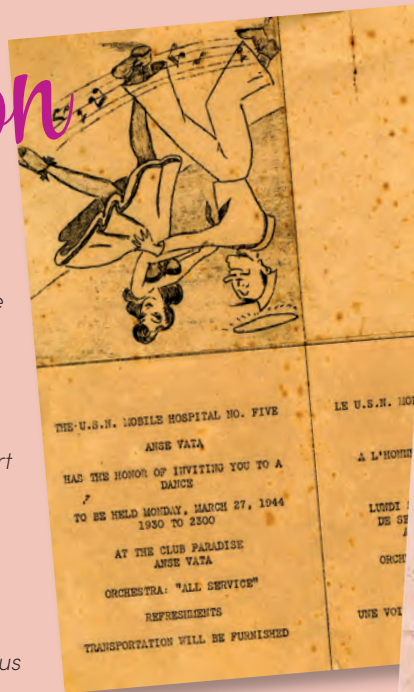
Invitation

« Les invitations venaient des militaires qui étaient reçus dans les familles. Une voiture venait nous chercher et nous y allions accompagnées d'un chaperon : mère, tante ou amie plus âgée.

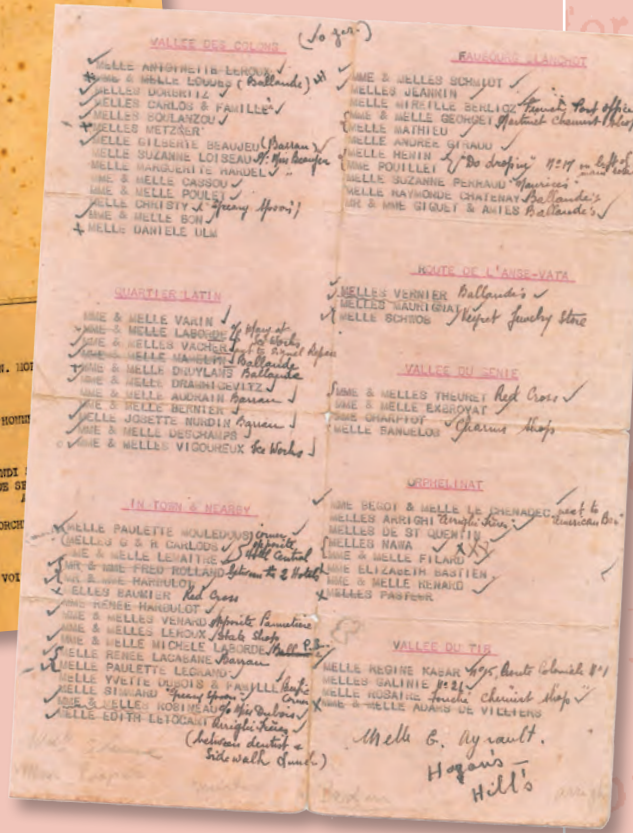
Le bal commençait à 20 heures. La plupart du temps, il y avait six hommes pour une fille. Du coup, la danse du balai marchait très fort mais au lieu d'un balai, un soldat venait taper sur l'épaule d'un danseur, ce qui signifiait : "passe-moi ta cavalière". Nous pouvions ainsi changer plusieurs fois de partenaire. Nous dansions surtout des slows, des boogie-woogies, appelés alors "jitterbugs". À 23 heures, l'orchestre jouait le "Goodnight, Sweetheart".

C'était le signal du départ et on nous reconduisait chez nous.

Les blessés avaient aussi droit à leur bal. Pour ceux qui étaient en chaise roulante, la cavalière poussait la chaise en cadence. Au cours de la soirée, on nous servait du Coca-Cola bien sûr, des sandwiches et d'autres friandises comme les doughnuts. Pas d'alcool. Des tombolas et des concours de danse étaient organisés. » Cœcilia Brun



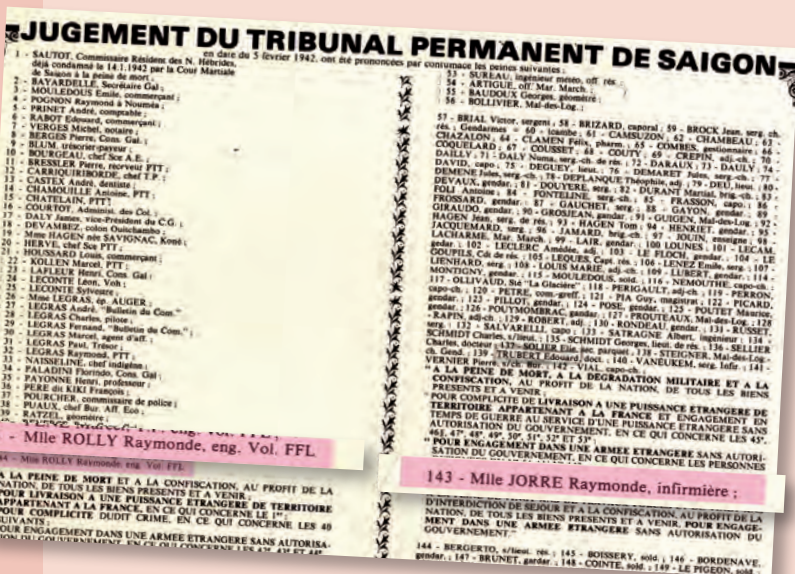
Coll. Cœcilia Brun



Liste des jeunes filles calédoniennes invitées par les Américains pour les soirées dansantes avec les lieux de rendez-vous pour aller les chercher, coll. Louis-Georges Viale

Jugement

Dès l'été 1940, le Général de Gaulle et ceux qui le suivent dans le refus de l'armistice font l'objet de condamnations par contumace de la part de la justice française. Ainsi, le 5 février 1942, le tribunal militaire permanent de Saigon condamne Henri Sautot, gouverneur de la Nouvelle-Calédonie, et 43 « complices » à la peine de mort par contumace pour « livraison de territoire » à une puissance étrangère, 98 autres à mort « pour complicité » et 13 à vingt ans de travaux forcés. Parmi eux figurent Raymonde Rolly et Raymonde Jore.



Coll. Beer

26 MOTS POUR LE QUOTIDIEN

Kimono

La population japonaise en Nlle-Calédonie

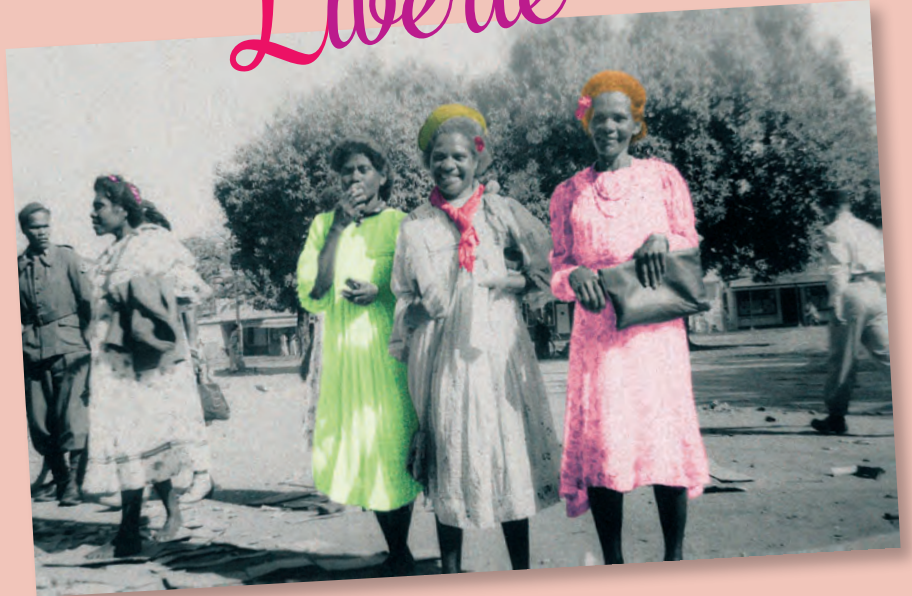
D'après une statistique publiée dans notre numéro du 2 Août 1941, la population japonaise en Nlle-Calédonie, s'élevait ainsi qu'il suit vers le début de cette année :

	Homme	Femme
Neumés.....	316	31
Voh.....	55	1
Touho.....	13	2
Thio.....	63	5
Poya.....	9	»
Peum.....	19	»
Peumbent.....	7	»
Peuho.....	15	»
Pont-des-Français..	48	»
Ponérihouen.....	19	4
Païndimé.....	20	»
Plum.....	17	»
Paita.....	12	»
Ouvéa.....	15	2
Molindou.....	10	1
La Feu.....	44	»
Kua.....	52	1
Keumac.....	91	1
Koné.....	46	2
Hecailou.....	17	»
Hianghène.....	22	2
Goro.....	56	»
Gomen.....	8	»
Dumbéa.....	6	»
Canala.....	54	»
Bourail.....	28	»
Bouloupari.....	9	»
Neuveville (asilés et interasés).....	5	»

La plupart de ces japonais ont dépassé la cinquantaine.
Ile des Pins, Lifou, Maré, Ouvéa, aucun japonais.

Extrait du Bulletin du commerce, août 1941,
coll. Michel

Liberté



Les cigarettes distribuées aux soldats servent d'antistress. Les Néo-Calédoniennes fument aussi, coll. SANC

Mode

« Les soldats faisaient venir par l'intermédiaire de leur famille, le catalogue Sears and rubuk, qui est l'équivalent de notre La Redoute. Nous choisissons nos vêtements qui étaient envoyés par leur famille. » Cœcilia Brun



Quelle belle compagnie pour les uns comme pour les autres ! Il y a là comme un air de vacances ! Coll. Arnoult

Nurse

« Ma mère connaissait très bien le colonel Whittiqua, médecin chef de l'hôpital à l'Anse-Vata. Comme elle parlait couramment anglais, il lui demanda si elle pouvait aider un blessé. Pendant 1 mois, tous les midis, maman lui fit les petits plats qu'il aimait et lui donna la becquée car il était plâtré de partout. Il a pu alors être rapatrié. » Cœcilia Brun



Personnel du 107th Hospital, 1944, coll. NARA-DCPS



Ondes

« Hier je reçois un radio demandant des nouvelles. Sûrement que la radio allemande a propagé de fausses nouvelles et que là-bas au pays on nous croit tous mort. Je me suis empressé de répondre pour que ma femme et ma famille soient rassurés », Journal d'Henri Magnier, dimanche 1^{er} mars 1942

Prostitution

Immanquablement, une « maison rose » a fait son apparition en 1943, suivie d'une autre ainsi que de quelques lieux nocturnes, comme le bar du Prado où sévissait la belle Lili Renard. Mais il faut aussi compter une prostitution diffuse qui relève plus de la « bonne fortune » provoquée par quelques cadeaux que d'une prostitution organisée.



La « maison rose », rue Paul Bert à la Vallée-du-Tir, coll. SANC

26 MOTS POUR LE QUOTIDIEN



Coll. NARA-DCPS

Requisitions

« Les réquisitions existent toujours, recrutant même, en 1941, des femmes et des enfants. Utiles jusqu'alors pour la collectivité, un arrêté de 1939 l'ouvre au profit des éleveurs, des planteurs ou des mineurs. Mgr Bresson dénonce même "l'esclavage des indigènes calédoniens", mais l'arrêté resta en vigueur jusqu'en 1946. »

Elizabeth Brown, *Les Mélanésiens et le temps des Américains*, 1995, p 18

« Mais les salaires des réquisitions ne suffisent guère au soutien des familles. [...] »

Dans le cas où les femmes abandonnaient aussi les plantations pour aller travailler pour le compte des Alliés

(qui offrent de bons salaires), la situation était pire. En avril 1943, le vicaire apostolique signale au gouverneur :

"Il est indispensable que les femmes et les jeunes filles restent au village pour soigner les petits enfants et les vieillards et pour entretenir quelques plantations puisqu'il ne reste presque plus d'hommes valides dans les tribus." »

Elizabeth Brown, *Les Mélanésiens et le temps des Américains*, 1995, p 43

Rationnement

« On est soumis aux bons de ravitaillement : sucre, huile, beurre, farine, tous les produits de nécessité importés, et même des bons pour les tissus et pour les chaussures. » Josette Frogier

CAHIER DE RATIONNEMENT

Nom et Prénoms : _____

Adresse : _____

Signature : _____

200-4-40

BEURRE	BEURRE	BEURRE	BEURRE	BEURRE	BEURRE
24	23	22	21	20	19
BEURRE	BEURRE	BEURRE	BEURRE	BEURRE	BEURRE
18	17	16	15	14	13
BEURRE	BEURRE	BEURRE	BEURRE	BEURRE	BEURRE
12	11	10	9	8	7
BEURRE	BEURRE	BEURRE	BEURRE	BEURRE	BEURRE
6	5	4	3	2	1

Salaire



Coll. MDVN

« Un jour, des personnes de la Croix-Rouge américaine sont venues à la maison et ont demandé à mes parents si on pouvait aller travailler au centre de repos de la Roche Percée. On préparait les tables pour 11 heures mais il y avait plusieurs tours. À chacun, on servait et on débarrassait puis on remettait vite les couverts pour le suivant.

Les Américains, très nombreux à venir manger, nous donnaient des pourboires qu'ils laissaient sous les assiettes ou sous les verres. Arlette Lépé, qui était un vrai boute-en-train et passait son temps à plaisanter et à rire, gagnait toujours plus d'argent que nous ! Mais les soldats étaient d'une absolue correction avec nous. » Henriette Latoupie

Travail

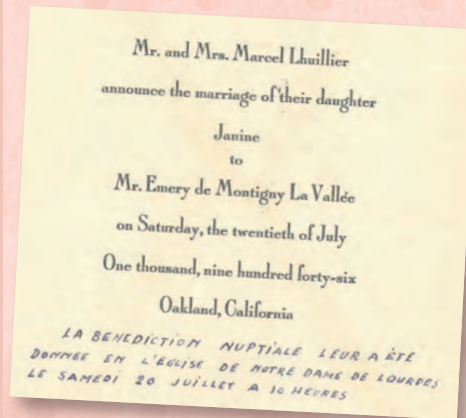
« Les femmes exécutaient surtout des tâches de lessive mais aussi d'autres petits travaux quand il manquait de la main-d'œuvre masculine.

Ainsi, en 1943, les Néo-zélandais eurent-ils recours à elles pour ramasser de la paille et du niaouli nécessaires à la construction de leur camp. »

Elizabeth Brown, *Les Mélanésien et le temps des Américains*, 1995, p 34

Union

Des liens très forts s'étaient noués entre certaines jeunes filles et des GI's durant leur présence dans la colonie. Ces liens, concrétisés par des mariages (déconseillés avant 1944 par l'épiscopat calédonien comme par les autorités américaines) ont parfois abouti à leur expatriation vers le sol américain...



Coll. Lavallée

Vote

NOUMEA		
1 - Abdallah, Antoinette		1918
2 - Abdelkader, Augustine	Epouse Blay	1913
3 - Abdelkader, Léontine	Epouse Boyer	1919
4 - Abdelkader, Eugénie	Epouse Laurent	1917
5 - Abdesslem, Dia	Epouse Slater	1923
6 - Abel, Andrée Jeanne Marie	Epouse Vincent	1914
7 - Agez, Amélie Joséphine	Epouse Babin	1882
8 - Agez, Germaine Lucienne C	Epouse Bégaud	1904
9 - Agez, Félicité Anna Rosalie	Epouse Gervolino	1885
10 - Ahiba, Aura	Epouse Prima	1879
11 - Airaudi, Thérèse	Epouse Garnicelli	1912
12 - Airaudi, Louis Lucie		1913
13 - Albani, Ursule	Veuve Morandau	1882
14 - Alexandre, Marthe Lucie	Epouse Blum	1890
15 - Ali ben Ali, Fatima Marie	Epouse Phadet	1920
16 - Ali ben El Hadj, Lucie		1922
17 - Allong, Adèle	Epouse Cloos	1901
18 - Allong, Flora Augustine	Epouse Mandiaré	1902

Première liste électorale des citoyennes française, Nouméa, 1945, coll. SAVN

Women Auxiliaries



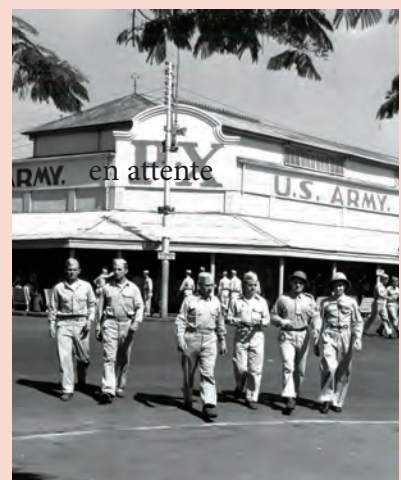
Uniformes des différents corps d'armée féminins américains, coll. Jacquier

PX

« J'ai d'abord travaillé dans le snack avec monsieur Collardeau et Léonie Carlot. Puis, quand le PX s'est ouvert, j'y ai été employée. On vendait des cigarettes, des bonbons au chocolat, des pâtes dentifrices, des brosses à dents, et bien d'autres choses.

Au début, je ne parlais pas anglais. De les entendre parler américain, australien et néo-zélandais, c'était dur pour les comprendre ! Après on a pris l'habitude et avec nous, il y avait toujours un militaire américain qui nous servait d'interprète et nous faisait voir ce qu'il fallait donner. »

Ginette Chambellant



PX, fonds Olson, coll. Jacquier



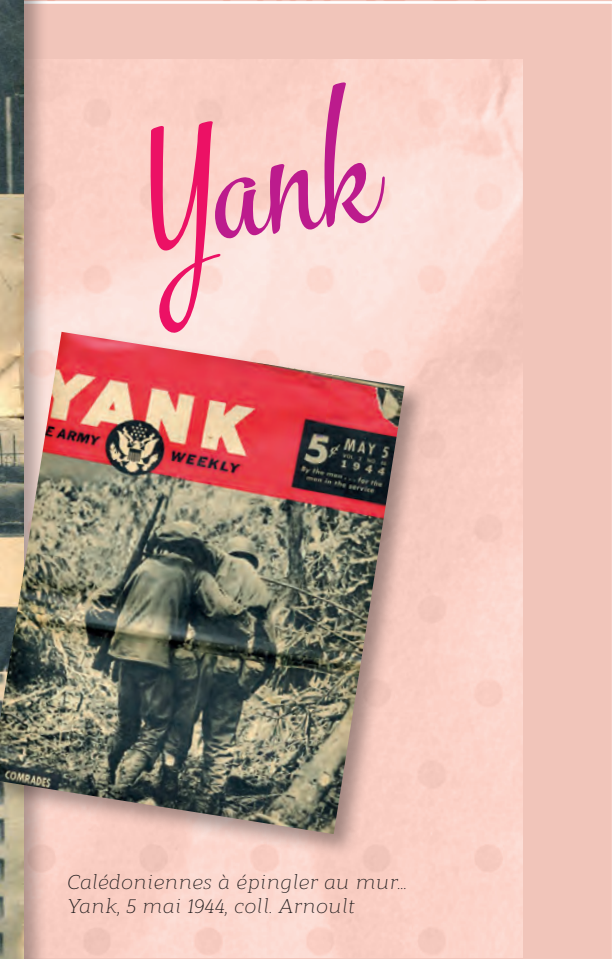
SIMONE LENAISTRE: Ils sont très gentils et je les aime beaucoup. (They are very nice and I am very fond of them.)



LOULETTE HILL (Raymonde Hill's sister): Some are nice, some are not so nice. They don't even know you, yet they call you "sweetheart."



YVETTE HANNQUIN: Most of them are good boys. They're all good if they don't drink too much. I would say that's OK.

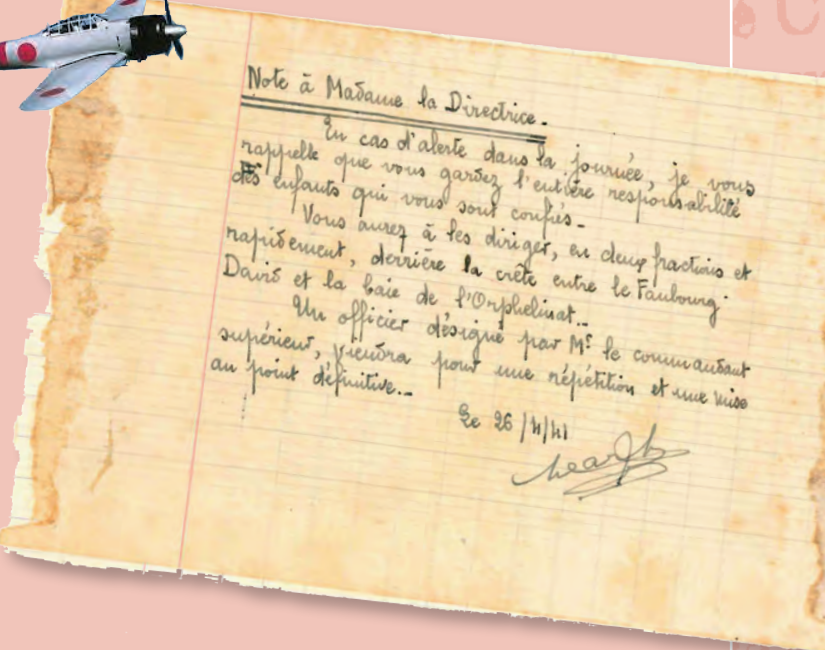


Calédoniennes à épingler au mur... Yank, 5 mai 1944, coll. Arnould

Lévo



« Toutes ces alertes répétées deviennent grotesques et vont faire plus de mal que de bien sur le moral des habitants. Dorénavant, dors tranquille, et quand tu seras réveillée par le bruit du canon, va à l'abri, car crois-moi, la DCA tirera avant que l'avion ait laissé tomber ses premières bombes. Il ne faut pas s'effrayer de toutes ces choses. Ce qu'il y a de plus dangereux, ce sont les éclats d'obus de DCA. Quant aux bombes, évidemment, il vaut mieux ne pas en recevoir mais ils n'iront jamais bombarder le Mont Coffyn et d'autre part, si les Japonais avaient l'intention de faire une attaque sur la Nouvelle-Calédonie, ce n'est pas dans leur intérêt de démolir la ville. Ils ne le feront que s'il ne peuvent pas débarquer et s'emparer de l'usine. » Lettre d'Henri Meyer, le 15 mai 1943



Directive en cas d'alerte à Madame Broquet, directrice de l'école de l'Orphelinat, coll. SADN



Dans l'imaginaire collectif, la guerre sépare les sexes : les hommes sont au front, les femmes attendent à l'arrière. La Seconde Guerre mondiale décloisonne ces situations en mêlant civils et militaires : le front est mouvant, l'arrière touché, l'ennemi occupe et les populations résistent. On fait la guerre mais aussi l'amour entre 1939 et 1945 dans le monde entier. Toutefois, à l'heure de la victoire, seul l'homme compte...

1942-1948

Femme Amoureuse

Petite chrono

Novembre 1944 / février 1946 :

les soldats du Bataillon du Pacifique sont cantonnés à Paris. Plusieurs rencontrent leur future épouse.

1942-1945 :

rencontres de GI's et de Calédoniennes

1946 :

départ des troupes alliées de Nouvelle-Calédonie

21 mai 1946 :

retour des volontaires du Bataillon du Pacifique par le *Sagittaire*

23 avril 1946 :

départ de 23 Calédoniennes mariées avec des GI's

1948 :

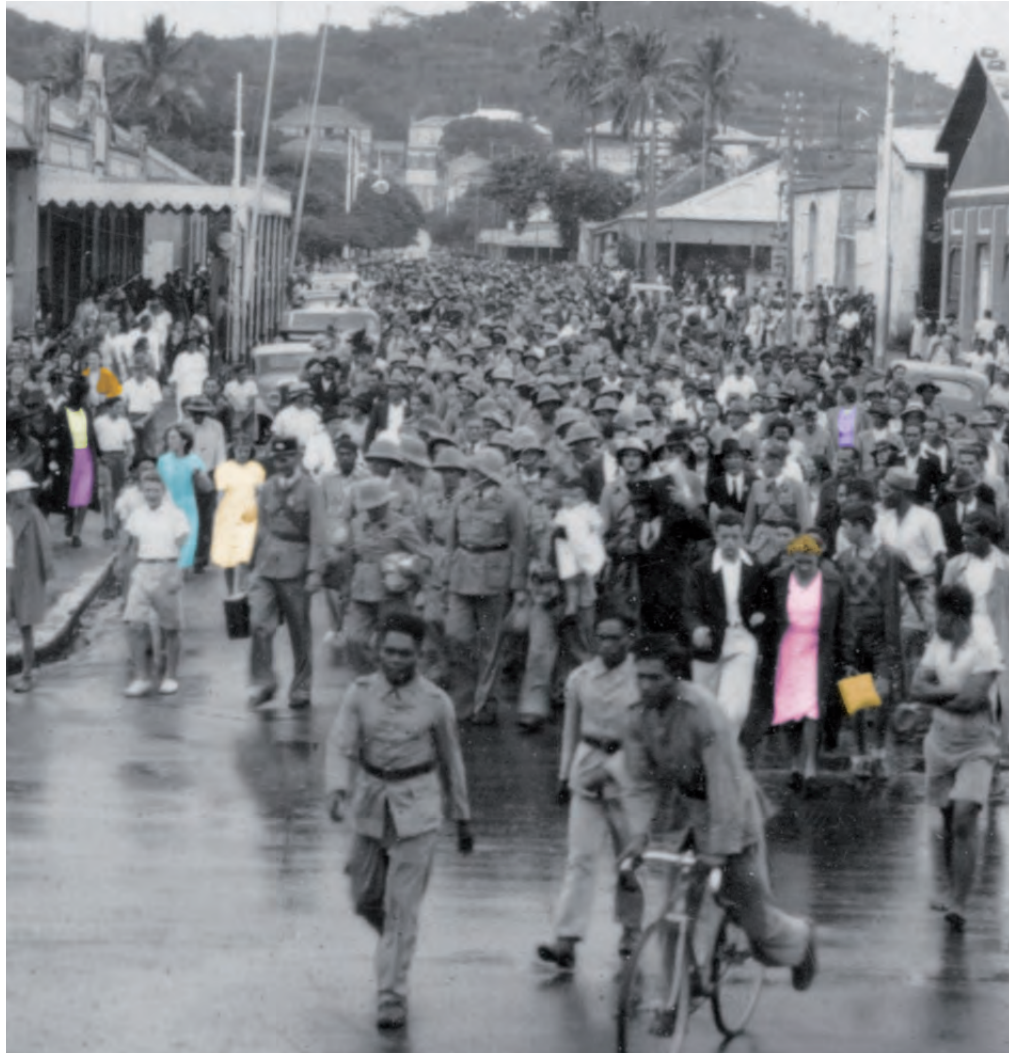
102 Calédoniennes partent rejoindre leur époux aux États-Unis

TROUVER L'AMOUR EN PLEINE GUERRE

par Fanny Pascual

Ceux qui s'engagent dans la guerre ont pu parfois trouver l'amour. Ce fut le cas des deux Calédoniennes parties au front, Raymonde Rolly et Raymonde Jore. La première se marie le 25 février 1943 à Lagos, au Nigéria, pendant son affectation en Afrique équatoriale française, avec Herman Beer, médecin né à Oslo. La seconde épouse Marcel Teyssier, le 15 avril 1945 à la mairie d'Alger. Toutes les deux ramènent leur époux respectif en Nouvelle-Calédonie.

Certains volontaires masculins calédoniens ont aussi trouvé femme pendant le conflit. Simone Rousseau nous raconte ainsi qu'elle rencontra son futur mari à l'hôpital de Paris. Il était en convalescence et elle rendait visite à une amie blessée par les bombardements. Tous deux se marient et Simone quitte la Normandie et toute sa famille pour venir s'installer à Kaala Gomen. La Nouvelle-Calédonie fut un véritable paradis pour elle, qui avait vécu les bombardements, l'occupation, les débarquements et les privations ! Elle ne retournera en France que



Le 5 mai 1941, les volontaires du premier contingent du Bataillon du Pacifique embarquent à bord du Zélandia pour rejoindre le front. Les femmes, angoissées, les accompagnent jusqu'au quai, coll. Dupont

trois fois et n'évoquera que très peu la guerre avec son mari. Francis Cornaille a connu l'amour au gré de ses campagnes militaires. Engagé dans le 4^e bataillon du SAS, le Special Air Service, il épouse une jeune femme belge qu'il rencontre pendant la bataille dans les Ardennes. Toutes les unions célébrées pendant la guerre doivent faire face aux privations mais celles ayant lieu dans les territoires occupés sont plus

durement touchées. Les femmes des SAS ont parfois cousu leur robe dans le parachute de soie de leur mari ! Dans les cas précités, les différences culturelles au sein des couples restent minimales : même langue et culture voisine. Il en va autrement des Calédoniennes mariées à des soldats alliés en stationnement sur le territoire pendant la guerre. 102 femmes partent vivre principalement aux États-Unis après avoir célébré



Mariage en France d'un volontaire du Bataillon du Pacifique avec une jeune métropolitaine, 1946, coll. Viratelle

leur union en Nouvelle-Calédonie. Ainsi Yvette Dubois épouse-t-elle un marin américain, Raymond Fortin. Le mariage reprend des codes très militaires : outre les tenues des soldats, la soirée se déroule au mess des officiers à la pointe de l'Artillerie. Le témoin du marié semble être, sur la photographie, un officier : l'armée devient une nouvelle famille, ne dit-on pas « frères d'armes » ?

Les mariages entre Calédoniennes et militaires américains

A ce jour, 102 Calédoniennes ont épousé des militaires américains. 83 de nos compatriotes se sont mariées en Nlle-Calédonie et 17 en Amérique ou aux Philippines. Trois militaires américains sont revenus à Nouméa pour convoler en justes noces.

D'une façon générale, les jeunes épouses Calédoniennes expriment leur joie dans leur nouvelle vie et certaines ont fait venir ou envisagent de faire venir leurs parents en Amérique.

D'autre part, six Calédoniennes ont épousé des soldats néo-zélandais et cinq des militaires australiens.

Article de La France Australe du 21 janvier 1948

Pourquoi se marier ? Pourquoi ne pas attendre la fin de la guerre pour officialiser une union dans une période d'incertitude et de doute ?

Justement parce que le mariage rassure. D'abord la femme qui peut déjà être enceinte, évite ainsi l'opprobre d'être fille-mère (Yvette Dubois attend son premier enfant lors de la cérémonie). Il est à noter que la moitié de la solde de l'engagé peut, à cette occasion, être versée à l'épouse qui obtient de cette manière une sécurité au quotidien. Ensuite le soldat reconstruit un foyer loin de sa propre maison familiale. Cela lui apporte un réconfort, quelqu'un à qui penser et qui pense à lui sur le front. Le mariage symbolise la vie dans une période cernée par la mort ou la blessure irrémédiable. Il garantit aussi la fidélité du conjoint, de celui

qui part, comme de celui qui reste... Les épouses deviennent alors des « Pénélopes », à l'image de la nation qui attend le retour du guerrier.

Pour les Américains, il est difficile de ramener l'être aimé si aucun acte officiel ne vient justifier cette immigration. Il n'y a pas à cette époque, pour ces cas-là, de quotas et le Congrès américain vote toute une série de lois liées au statut de « war brides », dont le *War Brides Act* du 28 décembre 1945^[1] : les épouses et enfants doivent passer un examen médical et peuvent être soumis à la quarantaine si besoin ; leur naturalisation est accélérée, les soins médicaux ainsi que les trajets pour venir aux États-Unis jusqu'à la ville de l'époux sont pris en charge par l'armée. Les autorités n'ont pas toujours vu d'un bon œil ces « war

brides », notamment pendant la Première Guerre mondiale où elles étaient suspectées d'opportunisme, mais elles sont une des conséquences inéluctables des conflits menés à l'étranger. Après la Seconde Guerre mondiale, les dirigeants politiques ont respecté ces unions qui personnifiaient leurs alliances géopolitiques dans le nouveau contexte de guerre froide^[2]. De plus, ces étrangères se pliaient souvent à des modèles très traditionnels de femme au foyer alors que l'Américaine, par son féminisme, bouleversait l'ordre social. Tout ne fut pas rose pour autant : la ségrégation américaine interdit les mariages entre Blancs et Noirs, ce qui n'empêche pas pour autant des mariages avec des femmes mélanésiennes.

En Nouvelle-Calédonie, un bateau fut affrété pour les épouses et enfants de



Départ du Lubbock, le 22 juin 1946, ramenant aux États-Unis les GI's et 23 Calédoniennes mariées à des soldats américains, coll. NARA-DCPS

soldats américains après leur départ. Pour ces femmes, partir dans un pays inconnu, parlant une autre langue, avec une autre culture, à une époque où les communications se résumaient à la lenteur du courrier postal, constituait une véritable preuve d'amour. Yvette Dubois ne reviendra qu'une fois sur le territoire grâce à l'aide financière de sa famille. L'exil par amour est souvent définitif. Les Calédoniennes n'ont pas rencontré d'hostilité majeure de la part de leur pays d'accueil, contrairement aux Japonaises^[3]. En 1945, les autorités estimaient à plus de 100 000 les GI's mariés à une étrangère pendant la guerre. La moitié venait du Royaume-Uni et près de 25 000 du Pacifique Sud (15 000 Australiennes et beaucoup de Néo-zélandaises^[4]). Le phénomène fut donc important.

Si l'histoire d'amour peut avoir une fin heureuse, il ne faut pas oublier que certaines femmes seront veuves ou connaîtront la désillusion, une fois le contexte passionnel de la guerre passé. L'uniforme confère aux hommes une allure de héros mais, une fois la paix revenue, il faudra vivre avec les traumatismes des violences subies. D'autres histoires, plus secrètes, ne se sont pas conclues par un mariage. Quelques femmes, déjà mariées en Nouvelle-Calédonie, ont pu commettre l'adultère. D'autres, célibataires, n'auront eu qu'une histoire de passage. Les GI's ont d'ailleurs provoqué des jalousies auprès des autres groupes de la gente masculine : « Overpaid, OVERSEXED and over Here ! » Mieux équipés, mieux payés, ils paraissaient plus « attirants », faisant souffler sur les jeunes filles un vent de liberté.

L'amour puni : les tondues

À la Libération, certaines femmes des pays occupés ont été accusées de collaboration. Pour la moitié d'entre elles, le tort fut d'avoir eu une aventure avec un soldat ennemi à une époque où le corps féminin devient une représentation nationale qui ne doit pas être souillée ou avoir trahi. Histoire d'amour ou simple rapport charnel, les femmes furent les seules à subir la tonte^[5] et à voir leur vie privée étalée sur la scène publique : aucun homme ayant couché avec une Allemande ne sera jamais inquiété. Des coiffeurs de fortune viennent leur raser la

tête, comme pour ôter les poux de la France. L'humiliation est maximale, avec un défilé dans une foule hostile, aux allures de « carnaval moche »^[6]. Cette stigmatisation et cette exclusion sociale dureront le temps de la repousse des cheveux. Ce type d'épuration concerne 20 000 personnes mais les Calédoniennes, en territoire protégé, n'ont heureusement pas eu à subir cette violence.



Raymonde Rolly et son mari rencontré en Afrique au cours de la guerre, coll. Beer

[1] <http://library.uwbedu/guides/usimmigration/59%20stat%20659.pdf>

[2] Susan Zeiger, *Entangling Alliances: Foreign War Brides and American Soldiers in the Twentieth Century*, New York University Press, New York, 2010

[3] Miki Ward Crawford, Katie Kaori Hayashi, and Shizuko Suenaga, *Japanese War Brides in America: An Oral History*, Praeger, 2009

[4] <http://uswarbrides>

[5] Fabrice Virgili, *La France « virile ». Des femmes tondues à la Libération*, Paris, Payot, 2000

[6] Alain Brossat, *Les tondues, un carnaval moche*, Paris, Manya, 1992

PORTRAITS

Janine Lhuillier-Lavallée (1927)

« **J**e m'appelle Janine Lhuillier et suis née à Dijon, en Bourgogne, en 1927. J'ai quitté la région à l'âge de trois ans pour me rendre chez mes grands-parents à Nouméa, sous les cocotiers en fleurs. En 1941, mes parents et moi étions en train de déjeuner lorsque nous avons appris le bombardement de Pearl Harbor. Maman et moi étions horrifiées mais papa nous a dit : "C'est un désastre, c'est vrai, mais tous ces bateaux coulés vont provoquer l'entrée en guerre des Américains. On est sauvés !" Il y a des moments parfois où papa disait de drôles de choses... Le 12 mars 1942, jour où les premiers Américains sont arrivés à Nouméa, était un jeudi. Maman faisait les flans à merveille, donc nous avons du flan au dessert ce midi-là. La femme de ménage, qui s'appelait Paviro et était javanaise, est entrée en tremblant dans le salon : "Patron, patron, y a les Japonais qui arrivent !". "Ça ne doit pas être ça" a dit mon père tout en laissant tomber le flan que je regardais avec envie. Il a ajouté en me regardant : "S'il y a quelque chose qui ne va pas, ma pauvre chérie, je serai obligé de vous éliminer, ta mère et toi. Nous avons quitté précipitamment la maison et sommes montés sur la colline d'en face sur laquelle il n'y avait aucune maison à l'époque. Papa a sorti ses jumelles et nous avons regardé : nous avons vu beaucoup de bateaux de couleur sombre. Ensuite, vers quatre ou cinq heures, les soldats ont commencé à débarquer et toute une troupe a monté la côte, fusils et sac sur le dos. Ouf ! Ce n'étaient pas des Japonais, ils n'en avaient pas la physionomie ! Nous étions soulagés mais nous n'osions pas leur dire bonjour parce que nous ne savions pas ce qui allait nous arriver. Pendant toute la durée de la guerre, un million d'hommes ont séjourné en Nouvelle-Calédonie. »



Mariage de Janine Lhuillier
avec le GI Lavallée,
coll. Lavallée

Marie-Thérèse Wells (1929-2009)

M

Marie-Thérèse Wells, fille de Francis et Joséphine Abdelkader, est née à Nouméa le 8 janvier 1929. Elle épouse un marin américain, Clayton H. Wells, le 1^{er} juillet 1945 à Nouméa. Leur fille Rosemarie naît à bord du *USS Rutland* près d'Hawaii, leur fils Richard en 1947. La famille s'installe dans l'État de Washington, à Everett puis à Wenatchee. [...] Marie était une bonne vivante qui adorait le camping, la pêche, la cuisine et aimait recevoir sa famille ainsi que ses amis et voisins. Elle survécut deux ans à son mari, décédé en 2007.

Yvette Dubois-Fortin

P

endant la guerre, Yvette Dubois allait danser aux bals à Nouméa. Elle y apprit le be-bop et remporta d'ailleurs une compétition de cette danse. Les Calédoniennes étaient chaperonnées car le scandale de devenir fille-mère était la terreur des parents. Yvette, enceinte, épousa un marin américain qui parlait français, Raymond Fortin. Elle mit au monde deux enfants, John, en novembre 1944, et Shester, en décembre 1945. Après le départ de son mari de Nouvelle-Calédonie, elle attendit le bateau *USS Rutland* qui l'amena vers son pays d'accueil, les États-Unis. Elle s'installa à Boston et eut au total sept garçons et deux filles. Elle finit par divorcer et se remaria avec le frère de son ex-époux. Elle mourut dans son pays d'adoption après n'être revenue qu'une fois sur le territoire.

Départ de Calédoniennes pour les États-Unis.

Après bien des alternatives d'espoir et d'attente, 23 Calédoniennes, épouses de militaires américains, dont plusieurs mères de tout-petits, sont parties, hier à 8 heures, par le "Rutland", rejoindre leurs maris aux États-Unis.

Le "Rutland" n'est pas un navire de luxe, c'est un transport construit pour les besoins de la guerre, mais le capitaine qui est francophile et parle très bien le français, fera tout son possible pour assurer le confort des voyageuses. D'ores et déjà, les officiers leur ont cédé leurs cabines sur le pont. Chaque cabine comprend 4 couchettes. Toutes les Calédoniennes sont groupées ensemble.

Ce n'est pas sans déchirement que se fit la séparation d'avec la famille et le pays. Par une délicatesse des autorités américaines, les parents et amis purent assister au départ sur le quai et faire leurs derniers adieux.

Aux jeunes femmes et à leurs enfants, nous souhaitons bon voyage et un heureux avenir. Que tous gardent précieusement au souvenir de la France, ce pays ami, de bons messages de la France.

Voici la liste des partants :

Mme Clara Louise Angel (née Abdelkader Ben Kaddour) et un enfant de 7 mois : Elva.

Mme Yvonne Blalock (née Merens) et un enfant de 6 mois : Marie.

Mme Elise Marie Thérèse Brawoy (née Décugis).

Mme Jacqueline Berthe Emilie Javender (née Bacino).

Mme Simone Lucie Suzanne Conotillo (née Lemaistre).

Mme Yvette Albertine Fortin (née Dubois) et deux enfants : John, 17 mois et Chester, 4 mois.

Mme Lucienne Freeman (née Olivo).

Mme Jeanne Marie Grega (née Filard) et un enfant de 2 mois : John.

Mme Laure Elise Haynes (née Marbadour) et deux enfants : Sylvaine, 4 ans et Daniel 15 mois.

Mme Suzanne Blanche Holt (née Perraud) et deux enfants : Michel, 2 ans et Suzanne 13 mois.

Mme Marie Denise Kitchanman (née Vigoureux).

Mme Huguette Tiltman (née Martin) et un enfant de 2 mois : Shirley.

Mme Isabelle Louise Melina (née Pezron) et un enfant de 9 mois : Roberts.

Mme Marie Thérèse Albertine Wells (née Abdel Kader).

Mme Lucette Elise Marguerite Elliott (née Dijou).

Mme Angèle Julie Humphrey (née Jean).

Mme Eva Clemence Pageau (née ...)

Départ de Calédoniennes pour les États-Unis dans La France Australe du 23 mars 1946



Mariage d'Yvette Dubois avec l'Américain Raymond Fortin, coll. Dubois

PORTRAIT

Simone Rousseau

(1922)

S

imone Nolais est née le 27 mai 1922 dans le département de la Manche, en Normandie. Elle vit en 1940 l'invasion allemande et les bombardements qui amènent sa famille à déménager. Pendant l'occupation, où elle subit le rationnement et les tensions au quotidien, elle travaille comme secrétaire dans une usine de traitement de poissons à Grandville. Le débarquement des forces alliées à l'été 1944 provoque de nouveaux bombardements et son lot de blessés. En rendant visite à une amie en convalescence à Paris, Simone rencontre André Rousseau, soigné dans le même hôpital. Ce Calédonien, né le 1^{er} juin 1920, est parti avec le 1^{er} contingent en 1941 et a fait les campagnes d'Afrique du Nord avec le Bataillon du Pacifique. Les deux amoureux se marient en Normandie. André prend pour témoin son cousin gendarme et Simone choisit sa sœur pour le même office. La paix instaurée, le couple s'installe en Nouvelle-Calédonie sur la propriété familiale d'André, à Kaala Gomen, où naîtront leurs cinq enfants. Tous deux ne parlent que très peu de la guerre et Simone ne retourne en métropole que trois fois dans sa vie. Pour elle, la Nouvelle-Calédonie a le visage du paradis. Grâce à elle, ils ont pu échapper aux privations et difficultés de la mère patrie.



À bord du Sagittaire, Odette Pourpart en route pour le pays de son mari, le volontaire Georges Thomas, coll. Thomas



Mariage d'un volontaire à Paris, coll. Viratelle

Le 21 mai 1946, le Sagittaire accoste à Nouméa, ramenant les volontaires du BMP au pays. Avec eux, leurs toutes nouvelles épouses rencontrées en métropole, coll. Thomas



À l'arrivée des bateaux comme le Sagittaire, les femmes sont sur le quai. Certaines pleurent l'être cher décédé. Ils sont 70 morts au combat qui ne reviendront pas. Ces femmes sont des mères, des sœurs mais aussi des bien-aimées. Certaines ont déjà des enfants qui vont redécouvrir leur père après 3 ou 5 ans d'absence. Reprendre une vie conjugale, c'est comprendre sans parfois l'évoquer les douleurs de l'autre, c'est reprendre une « vie normale » sans revenir à la « vie d'avant le conflit », coll. MDVN

FEMMES DE VOLONTAIRES : UNE SI LONGUE ATTENTE...

Même si, en 1940, la grande majorité des Calédoniens s'est ralliée à la France libre et a accordé son soutien au Général de Gaulle, ce soutien était cependant plus important en brousse qu'à Nouméa où les opinions divisaient pétainistes et gaullistes. Dans les familles, les avis étaient également partagés entre ceux qui soutenaient ouvertement de Gaulle ou Pétain et ceux qui observaient une neutralité prudente. Les femmes de volontaires du Bataillon du Pacifique ont parfois subi les remarques désobligeantes, souvent même méchantes, de ceux qui désapprouvaient les engagements pris par leurs maris.

C'est pourquoi entre ces femmes, parfois isolées au sein de leur propre famille, se sont créés des liens forts durant cette période difficile. Elles se rencontraient régulièrement et essayaient de se soutenir moralement. Elles échangeaient les informations qui leur parvenaient plus ou moins régulièrement par le courrier, la radio, les télégrammes.

Il existait de rares postes de radio pour avoir des nouvelles et Radio Brazzaville était alors une des plus écoutées en raison de la qualité des informations fournies. Quant au courrier, même si les lettres étaient découpées en plusieurs endroits par la censure afin de ne pas donner des informations précises sur le front et le déroulement des opérations, certains soldats parvenaient à utiliser des moyens

détournés pour se faire comprendre de leurs proches. C'était à la fois un soulagement et une joie de recevoir une lettre mais également une source d'angoisse quant à son contenu. Les femmes et les familles des volontaires craignaient de recevoir « la » mauvaise nouvelle. Plus encore était redoutée la venue du gendarme à domicile car la police ou la gendarmerie étaient chargées d'annoncer les décès aux familles quand cela n'était pas envoyé par télégramme.

Les femmes et les familles pouvaient envoyer directement lettres et colis aux volontaires mais il existait aussi des actions de soutien organisées par la Croix-Rouge et les différentes paroisses. Ces manifestations – kermesses, fêtes, ventes etc – avaient lieu un peu partout en brousse et à Nouméa afin de récolter des fonds pour financer l'envoi de colis au Bataillon du Pacifique mais également aux populations sinistrées de France. Les colis contenaient des pulls, des écharpes, des chaussettes tricotées par les femmes afin d'aider les soldats à supporter les rigueurs du froid. Elles confectionnaient aussi des confitures ou des conserves de légumes qu'il fallait serrer et fermer hermétiquement pour qu'elles soient consommables jusqu'à l'arrivée du colis. Le café était aussi très apprécié des soldats.

Durant toute cette période difficile, une solidarité très forte s'est mise en place sur le Caillou.



*Maddy Meyer, Yvonne Dupont et Mme Gaddofre
Dans l'attente de leurs époux partis au front, les femmes se soutiennent, coll. Meyer*

LES NOUVELLES !

**Celles
qu'on
attend !..**



Coll. Meyer

Texte écrit par le poète Frédéric Ohlen, à l'occasion de la Nuit des musées au Musée de la ville de Nouméa en 2008, afin de présenter les « diapositives » réalisées par les femmes du Vieux-Temple.

Celles-ci souhaitent, pour fêter le retour des volontaires du Bataillon du Pacifique en 1946, leur présenter ce que fut leur quotidien durant leurs quatre années d'absence.

Le poète donne alors la parole au matériau qui a servi de support pour réaliser les « diapositives »...

Elle arriva toute excitée chez le miroitier. Il lui en fallait 40, oui, 40 petits carrés de verre de 10 cm sur 10. Aussitôt dit, aussitôt fait. Le vitrier se saisit de moi dans la réserve et fit chanter son diamant. Elle m'emporta, enveloppé dans du papier journal, un numéro de La France Australe qui annonçait leur retour : 21 mai 46. Il faudrait se presser. On était déjà le 5. Elles commencèrent par se retrouver,

à égrener ensemble leurs souvenirs. L'émotion du départ. Elles revoyaient le navire qui s'éloignait, qui emportait leurs fils, leurs frères, leurs maris de l'autre côté de la Terre. Les lettres qu'on leur écrivait, les colis qu'on leur faisait, les promesses. Les jours sans aussi, celui où le cœur flanche, où les mains tremblent, où rien ne semble pouvoir éclairer le ciel ou la maison vide. Mais c'était terminé, leurs hommes allaient rentrer. Il fallait les fêter, tout leur raconter.

Odile prit l'encre de Chine et les pinceaux et dessina sur moi pour évoquer ces quatre années d'absence. Dire la solitude et l'angoisse, l'espoir aussi, l'oreille rivée au poste, à écouter les trop rares nouvelles, les rumeurs qui couraient en ville. Eux, ne parleraient pas. Pas tout de suite. Ils ne leur diraient pas le murmure des terres entrevues, les copains disparus, le vacarme des armes.

Et de vitre, je devins diapositives : dix scènes pour une séance de lanterne

magique. Les volontaires du Bataillon du Pacifique étaient de retour ! Ils seraient là bientôt. Elle les imaginait, la mine vieillie, le cœur lourd sous leurs rires et leurs embrassements. En quatre ans, l'île, elle aussi, avait changé. Pour Henri, son frère, il ne serait pas facile de s'y réinsérer, même avec le soutien des siens.

Tout était prévu. Après les retrouvailles, on s'installerait au foyer du Temple, et là - surprise ! - on diffuserait son petit diaporama entrecoupé de chants et de danses. L'hommage des femmes, pour effacer les années de sang et tout recommencer. Les hommes s'en souviendraient. Chez les Meyer non plus, on n'oublierait pas.

Frédéric Ohlen



*« Une démocratie n'est qu'un mot quand la moitié de la nation
est privée du droit de suffrage et de représentation. »*

André Tardieu, ministre du Gt Doumergue, 1934

*Le 8 mai 1945, dans la même liesse qu'en France, Nouméa célèbre la fin de la guerre en Europe.
Un défilé s'organise spontanément. On reconnaît, de gauche à droite : Mme et M Bacino,
Paulette Moulédous, Johnny Winsky, M et Mme Boissery, Florindo Paladini, coll. NARA-DCPS*

1945-1947

Aux urnes, Citoyennes!

Petite chrono

1944 :

droit de vote et d'éligibilité
pour les Françaises

1945 :

fin du statut de l'indigénat
et du travail sous contrat

1957 :

accession au droit de vote
pour toutes les femmes kanak

5
E
R
T
P
A
C

L'ACCESSION DES FEMMES AU DROIT DE VOTE

Le vote des femmes est acquis en France en août 1944.

En conséquence, au scrutin de janvier 1945, des Calédoniennes d'origine européenne peuvent se présenter comme candidate. Ce que firent Jeanne Tunica et Pauline de Aranda-Fouché. Pourtant le décret qui promulgue le droit de vote aux Françaises de Nouvelle-Calédonie et dépendances est publié en avril 1945. Le recensement pour dresser les listes est effectif à dater de juin 1945. Aussi les femmes ne purent voter qu'aux élections de juin 1946. Les Mélanésien et Mélanésiennes obtiennent le droit de vote par étapes entre 1945 et 1957.

Mais ce n'est que dans les années 1970 que les femmes auront de réelles responsabilités sur la scène politique locale.

tures, révèle le lieu de la réunion. | gne'd

Liste Electorale des citoyennes Françaises

Les électrices sont avisées qu'elles pourront s'assurer de leur inscription sur la liste électorale jusqu'au 10 Août inclus. Aucune inscription ne sera faite après cette date.

Nouméa, le 31 juillet 1945.

Pour le Maire décédé,
Le 1er Adjoint

Ed. DALMAYRAC.

2028

1^è

Jolie

SACI

2033

Avis de messe.

Une messe anniversaire sera dite à la Cathédrale le Jeudi 10 Août à 7 heures pour le repos de

En

Jeu

lons ont reçu une prime de 2 francs par kilo d'Arabica et de 5 francs par kilo de Robusta.

Le total de la prime ainsi distribuée s'élève pour la récolte de l'année dernière à 5.421.850 francs.

Messieurs, vous avez pris, dès notre première session, la bonne habitude de travailler sérieusement, et c'est cela qu'attend de vous la population qui vous a envoyé siéger au sein de cette Assemblée. Vous avez donc chargé deux de nos collègues, nos amis M.M. Mouin et Hervouet, de collaborer avec le service compétent à l'établissement du prix de revient du café. Ce prix de revient a été établi depuis de nombreuses années, mais il doit être revu et bénéficier d'un coefficient d'augmentation basé sur une réalité indiscutable. C'est en toute sincérité et, disons le mot, en toute probité que doit être fixé ce nouveau prix de revient du café. Toute exagération en cette matière n'apporterait, en dernière analyse, aux colons, qu'une espérance illusoire. Un prix de revient, grossi pour la circonstance, se retournerait fatalement contre les planteurs de café en donnant des arguments à ceux qui dans les sphères parlementaires parlent déjà d'éliminer de l'économie impériale française de l'après guerre, ce qu'ils appellent les cultures à prix élevés.

Je prie l'Administration, au nom de l'Assemblée, de bien vouloir réunir d'urgence la commission qui doit reviser le prix de revient du café afin que puisse être déterminé le taux de la prime à attribuer à la récolte de 1945.

Le vote des femmes.

Messieurs, nous avons appris avec une vive satisfaction que l'Administration avait donné des instructions pour l'inscription des femmes calédoniennes sur les listes électorales.

Nos femmes, nos sœurs, nos filles, vont ainsi pouvoir participer à la vie publique et apporter dans les travaux de nos Assemblées élues leurs belles qualités de cœur et d'esprit. S'il existait des hommes

que, désormais acquise, des Françaises et des Français, je leur citerais ce passage du discours à l'Assemblée consultative de M. Ferrière, Président du Groupe de la Résistance :

" Le rôle de la femme dans la Résistance, " déclare M. Ferrière ", a été considérable. Tous ici savent ce que font les femmes Russes et les femmes Anglaises.

" Voyez-vous, avoir donné aux femmes un bulletin de vote, c'est bien, mais faire que par des textes, la femme soit définitivement libre, serait beaucoup mieux.

" Pour ma part, je ne conçois pas qu'on puisse confier à la femme, l'éducation, l'instruction des enfants, qui seront demain des citoyens, sans faire de la femme l'égal de l'homme. "

Mes chers Collègues, depuis notre dernière session, un événement qui était prévu, que nous attendions avec impatience, s'est enfin produit : la défaite totale de l'Allemagne. Nous devons à l'énergie patriotique, tenace et clairvoyante du Chef du Gouvernement Provisoire de la République française, la fierté de voir la France reprendre sa place de grande puissance et faire partie, ce qui est tout à fait normal, des quatre grandes Nations qui administrent l'Allemagne occupée.

Un Gouvernement définitif, issu des élections générales, succèdera, avant la fin de l'année, au Gouvernement provisoire actuel.

A ce gouvernement du peuple qui réalisera les grandes réformes de structure politique, économique et sociale, qui fera passer sur nos institutions et sur nos lois le grand souffle de fraternité humaine de la Révolution française, à ce Gouvernement donc, nous souhaitons, avec la stabilité, la force et l'autorité qui imposent l'ordre, le travail et la discipline sociale.

La France pourra ainsi mener à bonne fin la reconstruction et la rénovation nationales et reprendre sa place parmi les Grands Etats modernes.

Vive la France !

Vive la République !

Vive la Nouvelle-Calédonie !

PORTRAIT

Pauline de Aranda-Fouché

(1882-1953)

Pauline entourée de ses petits-enfants, coll. Bénébig



P

venue avec sa mère s'installer à Poya en 1897, Pauline de Aranda épouse six ans plus tard le géomètre Julien Belet à qui elle donne deux enfants : Alice et René. Installée à Bourail, elle écrira sur le « village des bagnards » et « les physionomies bouraillaises disparues ». En 1919, sa famille déménage à Nouméa où, en 1924, Pauline divorce pour se remarier avec le pharmacien Amédée Fouché et devient Madame de Aranda-Fouché.

Femme d'affaires et de culture, elle s'intéresse aux grands débats de société et ouvre son salon au gouverneur Siadoux ou au « communiste » Paladini. En novembre 1943, elle écrit un texte intitulé *Croisade*, diatribe contre la guerre qu'elle qualifie de « meurtre organisé ». Elle compte sur les femmes pour faire disparaître ce fléau de la planète. Son texte, considéré comme séditionnaire, sera refusé à la publication par *La France Australe* en 1943.

Résultats des élections municipales de Nouméa du 4 Mai 1947

Electeurs inscrits : 5.499. — Votants : 1.489. — Blancs et nuls : 141. — Suffrages exprimés : 1.348. — Majorité absolue : 1.375.

ONT OBTENU :

	Mairie	Ducos	Orphelinat	Faub. Blanchot	Vallée du Tir	Val. des Colons	Totaux
Votants	795	30	179	171	135	173	1489
Audet	565	23	129	124	106	121	1068
Bernier	555	22	123	130	103	117	1039
Castex	551	24	121	132	98	114	1074
Dézarnaulds	372	21	129	140	98	144	1084
Hagen	378	22	126	135	103	128	1117
Laroque	386	23	132	144	104	128	1067
Lefèvre	339	23	132	128	105	120	851
Legras	446	23	140	107	85	90	1060
Lèques	578	23	116	130	106	115	936
Lomont	494	11	115	119	103	114	928
Loucheron	486	22	115	113	88	104	1025
Magnier	542	23	128	130	92	110	1047
Mercier	548	23	127	124	102	123	1026
Satragne	537	23	128	121	107	120	1097
Sautot	581	24	128	138	114	112	1097
Mme Fouché	241	16	43	51	29	42	422

Résultat des élections municipales dans le Bulletin du Commerce du 7 mai 1947

TRIBUNE LIBRE ELECTORALE

Solidarité

Que ce soit la Nation entière, une province, ou simplement une Municipalité, aucun progrès n'est possible quand il y a division : le parti le plus fort aura nécessairement le pas sur le plus faible...

Ce qu'il y a d'extraordinaire en les Elections du 4 Mai prochain, c'est que la liste d'Union des quinze candidats masculins présente mon propre programme, sous une autre forme, mais de fond exactement pareil.

C'est en somme « la petite différence » de manière d'entendre les choses ou de les pratiquer, à l'instar du Couturier et de la Couturière, du Chef et de la Cuisinière, du Coiffeur et de la Coiffeuse... — étant femme, je pense en Femme, imbuë de l'atavisme millénaire que Nietzsche appelez dédaigneusement : « la morale des esclaves ». La morale des esclaves c'est, ne vous en déplaise,

la bonté, le dévouement, le sacrifice. C'est l'altruisme. C'est la morale du Sermon sur la Montagne. Ce n'est pas si mal... — Mais aujourd'hui, que les hommes suffisent ou non aux besoins qu'ils accomplissent, la Femme a le droit d'entrer en concurrence avec ce qu'ils font.

Mesdames et Mesdemoiselles les Electrices, il n'appartiendra qu'à vous, le 4 Mai, de prouver votre esprit de *Solidarité féminine* en même temps que votre compréhension du devoir civique. Et je n'ai qu'un regret, c'est de me trouver solitaire pour vous représenter, avec l'appréhension assez naturelle de Daniel dans la fosse aux lions, ou de Blondine dans l'arène...

Pauline de ARANDA-FOUCHÉ

Article de Pauline de Aranda-Fouché dans la tribune libre du Bulletin du Commerce du 3 mai 1947

– Des guerres ? Il y en a toujours eu... Il y en aura toujours ! Mais c'est épouvantable !

Qu'en ce moment il soit nécessaire de se battre, de repousser l'agresseur afin de conserver la liberté, soit, c'est très bien ; c'est ce qu'il faut faire à tout prix. Mais concevoir la possibilité du retour d'hostilités futures ? Eh bien ! Non, non et non ! [...]

Femmes, mes sœurs, autant il est nécessaire de donner notre appui à ceux qui combattent pour la liberté du monde, autant, la paix revenue, devons-nous nous liguier pour empêcher le retour des atrocités du moment ! « *L'homme est un loup pour l'homme* », me direz-vous. Entendu ! Cette comparaison est tout à fait à l'avantage du loup : il se bat, soit, il n'extermine pas sa race. Que nos dirigeants futurs, qu'ils soient rois ou présidents de républiques, assistés de leurs ministres et de leurs plénipotentiaires respectifs, descendent donc dans quelque arène si leurs conversations diplomatiques ne peuvent trouver de solution susceptible

de satisfaire chacun, et qu'ils s'affrontent en combat singulier ! Ce sera toujours un minimum de risque. La preuve ne sera pas donnée pour cela de la justice de la cause du vainqueur, le plus fort ayant toujours raison du plus faible. Il appartient donc aux femmes de jouer leur rôle dans l'abolition future des guerres, puisque les hommes n'y sont pas encore parvenus. Comment ? Nous aurions passé vingt ans de notre belle jeunesse à soigner, à chérir, à élever de toutes manières l'être que nous aimons plus que nous-mêmes, et parce que la guerre stupide est déclarée, comme but à nos peines, nous devrions admettre la légitimité de voir notre enfant réduit en bouillie, quand il ne nous revient pas sans bras, sans jambes, cul-de-jatte réduit à un tronc, ou aveugle, ou dément d'une commotion trop violente ? Sans compter les amnésiques qui ne se souviendront plus de leur famille, incapables de reconnaître leur mère !

Extrait du texte *Croisade* écrit à Nouméa en novembre 1943

PORTRAITS

Andrée Collard

(1914-1991)

Professeurs du lycée Lapérouse en 1945, avec Andrée Collard à droite, fonds Ariège, coll. MDVN



Partie faire ses études supérieures à l'université de Toulouse où elle passe sa licence de philosophie, Andrée Collard revient au pays et enseigne le français et la philosophie au collège Lapérouse de 1937 à 1975, puis les trois années suivantes au collège Blaise Pascal. En 1940, elle participe activement, aux côtés de Michel Vergès, au ralliement de la Nouvelle-Calédonie à la France libre et s'engage dans la cavalerie, cantonnée

à la Dumbéa, pour résister en cas de débarquement japonais. Elle y sert sur place sous la haute autorité de l'amiral Thierry d'Argenlieu. Elle écrira en 1953 un livre intitulé *La Nouvelle-Calédonie française*. Son rôle décisif dans la guerre de 1939-1945 et dans sa victoire. Dans ces mêmes années, elle sera également présidente du groupement des femmes françaises de Nouvelle-Calédonie militant pour le droit de vote et la participation politique des femmes.

Communiqué de la Présidente du groupement des femmes françaises de Nouvelle-Calédonie

La Française mettra tout en œuvre pour assurer et maintenir la paix. Les événements se précipitent. Les troupes alliées victorieuses font présager la fin de la guerre. Les hommes d'État et les intellectuels de tous les pays tournent déjà leurs pensées vers le monde nouveau qui verra luire la paix universelle. Dans ce monde nouveau, la femme est appelée à jouer un rôle important, beaucoup plus important que par le passé. En France, par exemple, pays du Code Napoléon et des droits restreints pour les femmes, un immense pas en avant est à faire. La Française a combattu à côté des hommes. Elle a été en péril. Elle a eu sa part des douleurs et des sacrifices. Rien de plus juste qu'elle ait aussi sa part dans la société de l'avenir.

On demanda récemment au Général de Gaulle, chef du gouvernement provisoire de la République française, quel rôle la Française serait appelée à tenir. Le Général n'hésita pas un instant et sa réponse ne fut pas ambiguë. « *Les femmes de France doivent, plus que par le passé, prendre*

une large part aux affaires du pays. Elles doivent voter et devenir éligibles à divers postes. La France a besoin d'elles. » Déjà le gouvernement provisoire a accordé aux femmes le droit de vote. Deux femmes siègent à l'assemblée consultative d'Alger.

Un grand courant s'établit dans tous les pays en faveur des femmes. Elles se sont montrées à la hauteur des plus dures tâches. La guerre ne les a pas écrasées mais retrempées. Elles paraissent douées d'un meilleur équilibre et d'une indestructible force morale. Jamais elles n'ont apprécié autant la valeur de la paix et de la possession tranquille du sol natal. Elles sont résolues à mettre tout en œuvre pour asseoir la paix sur des bases solides et durables. Elles veulent avoir leur place aux tables de conférences et partout où se préparent les plans pour un univers meilleur. Elles tiennent à dire leur mot pour empêcher à jamais le retour du fléau guerrier.

Extrait de La France Australe du 25 novembre 1945

Jeanne Tunica y Casas (1894-1972)



Jeanne Juliette Bernard arrive en Nouvelle-Calédonie le 22 janvier 1930 avec son futur époux Francisco Tunica y Casas. Le couple séjourne à Nouméa jusqu'au 21 août 1946. Jeanne est une des premières femmes à avoir joué un rôle important dans la vie politique calédonienne. En effet, le 30 août 1941, elle fonde avec Florindo Paladini et Antoine Martinetti l'Association des Amis de l'URSS. Par ailleurs, jusqu'en 1946, elle multiplie dans la presse les articles, les tribunes libres et les pétitions en faveur des droits de la femme (création de crèches et droit de vote) et de l'égalité entre les ethnies composant la population calédonienne.

Je n'ai aucune prétention, pas même celle de vouloir vous convaincre, mais si je vous adresse ce simple message, c'est que je suis certaine de trouver une alliée chez l'épouse, la compagne, la mère, et même chez la jeune fille qui va bientôt débiter dans son rôle de femme.

Je voudrais vous faire comprendre que voter est un devoir que l'on ne doit pas accomplir à la légère. Vos votes peuvent changer totalement l'orientation sociale, politique, économique de votre pays.

Trop d'hommes proclament et font accepter par leur femme l'argument stupide qui veut que : « La femme gardienne du foyer » doive se confiner dans les soins domestiques, sans qu'il lui soit permis de s'intéresser aux affaires publiques.

Jeanne Tunica y Casas, La France Australe
du 1^{er} octobre 1945

Liste du Progrès social
dans La France Australe
du 10 janvier 1945

ince.

Gaule, président provisoire française, adresse au, aux et soldats de mer, et de :

ère forme ses que vous soyez celui de l'Ouest, l'achever votre combat, ou bien dans tous les Parce que vous bôtés de vos catricie est redeve-

ez en 1945 renne victorieuse, glorieuse. Coues camarades ! de cette guerre grande gloire aux. charnier a été unnel de Tavan-Donnamont. Onvres de 18 perpu être identi-des environs de officier du 46e nes prêtres sont imes. Détenus à de Verdun au ation de l'héroï-i emmenés par sillés près du a. tionales furent es malheureuses arie nazie.

TRIBUNE LIBRE.

Liste du Progrès Social. REMERCIEMENTS.

ELECTEURS,
Nous avons groupé 8.411 suffrages sur notre Liste.
Nous sommes heureux de constater que le peuple nous comprend et nous approuve.

A tous ceux qui, repoussent toutes les basses calomnies, tous les moyens malpropres employés par certains de nos adversaires, nous ont donné leurs suffrages nous adressons un chaleureux merci.

Et nous disons à tous ces amis, à tous ces camarades !!!
Soyez nos collaborateurs, travaillez plus que jamais à éclairer les braves gens qui pourraient encore se laisser abuser ou influencer.

Nous sommes vos amis.
Nous sommes du peuple.
Notre cause c'est la vôtre.

Le peuple avec nous ! ! ! !

- PALADINI Florindo, Païta.
- ROUSSEAU Edouard, Volontaire, Nouméa.
- AFCHAIN Georges, Houaïlou.
- AUGIAS Jean, Païta.
- BON Albert, Nouméa.
- DERUELLE Emile, Nouméa.
- FRANCESCHINI Raoul, Hienghène.
- FRAYSSINET Adolphe, Koné.
- JEANSON Pierre, Nouméa.
- LOZACH André, Nouméa.
- MONIN Gabriel, Ponérihouen.
- Mme PALADINI Marie, Païta.
- PETERSEN Alfred, Nouméa.
- ROUMAGNE Hilarion, Nouméa.
- Mme TUNICA Y CASAS Jeanne, Nouméa. 369

Le g

ELECTI
Nous vous moyens emplo lands pour la mauvaise cau
A nos argu sur les princip

Ce ne sont fides et calor personnes. Ce nations sus nexactes. Tou ils savent bien tal, qu'ils ne nos idées. Ils vres types ve notre cause es se rendant co vent attaquer chent à nous salir nos pers

Electeurs ! la grosse qu c'est le nation affaires locale mettra de me de la Collecti

Let

a mes
Eh bien, Me licite pas ! Ah, pour cel
Je n'avais qu'une petite et méch nous. Je le e Comment,

REMERCIEMENTS

Catherine Adi
 Denise Amiot
 Alain Arnoult
 Kristina Beer
 Gemma Bénébig
 Cécilia Brun
 Emma Chaubet
 Corinne Cumenal
 Christine Della-Maggiora
 Christophe Dervieux
 Karine Dervieux
 Michelle Dubois
 Josette Frogier
 Nathalie Hars
 Wanda Hickson
 Natasha Ignatieff Fitch
 Yves Jacquier
 Ambre Marini
 Ronald Martin
 Noëlline Mediara
 Micheline Meyer
 Marie-José Michel
 Pauline Nehiti
 Sonia Lacabanne
 Jacqueline Laroque
 Janine Lhuiller-Lavallée
 Dominique Roberjot
 Simone Rousseau
 Martine Scrignac
 Max Shekleton
 Lynda Talbi
 Terrat Losa Otolose
 Christiane Terrier
 Marcelle Ushi
 Louis-Georges Viale

Le service des archives
 de la Ville de Nouméa (SADN)
 Le service des archives
 de la Nouvelle-Calédonie (SANC)
 Le centre culturel Tjibaou
 Le consulat de Nouvelle-Zélande
 La province Sud
 L'université de la Nouvelle-Calédonie

©2015 Musée de la Seconde Guerre
 mondiale en Nouvelle-Calédonie
Conception et suivi éditorial :
 Véronique Defrance, Fanny Pascual
 Blandine Petit-Quencez
Conception graphique :
 Ylang Ylang Communication
Corrections : Martine Scrignac
Impression : Artypo

Dépôt légal – mars 2015
 ISBN : 978-2-9535069-6-9
 Tous droits de reproduction,
 de traduction et d'adaptation
 même partielles réservés
 à l'auteur pour tous pays.